


Digitized by Google

VIE
DU PAPE
GRÉGOIRE LE GRAND

LÉGENDE FRANÇAISE

PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR VICTOR LUZARCHE

TOURS

IMPRIMERIE DE J. BOUSEREZ

MDCCCLVII

LÉGENDE

DE

GRÉGOIRE LE GRAND

Ce volume se trouve :
à Paris, chez L. POTIER, libraire,
quai Malaquais, n° 9.

VIE
DU PAPE
GRÉGOIRE LE GRAND

LÉGENDE FRANÇAISE

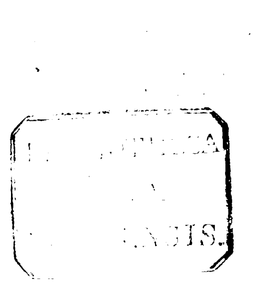
PUBLIÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR VICTOR LUZARCHE

TOURS

IMPRIMERIE DE J. BOUSEREZ

MDCCCLVII





INTRODUCTION

A l'origine d'une époque littéraire, les rapports entre l'auteur, entre le poëte et le public, s'établissent plutôt par des compositions récitées, par des communications orales, que par des ouvrages écrits ou recueillis en volumes. C'est du moins ainsi que se passèrent les choses à la véritable renaissance des lettres en France, au XIe et au XIIe siècle, lorsque notre langue,

le premier entre tous les idiomes d'origine latine, produisit cette étonnante littérature dont le répertoire se grossit chaque année, et doit s'accroître avec le temps d'œuvres innombrables encore inédites. Aussi est-ce dans nos poëtes du nord et du midi appartenant à cette brillante période littéraire, qu'il faut aller chercher les premiers modèles des narrations chevaleresques, des légendes, des contes, des fabliaux et de toutes les autres formes de compositions récitées de l'Europe moderne. Maintenant, si l'on veut considérer avec quelque soin dans quelle situation se trouvait l'écrivain ou plutôt le narrateur, au début

d'une renaissance déjà accomplie pour lui, en présence d'auditeurs illettrés et naturellement plongés dans l'ignorance, on se rendra facilement compte des emprunts faits à l'antiquité grecque et romaine, que l'on rencontre fréquemment dans les œuvres de cette époque, si étrangement adaptés à des personnages ou à des événements modernes et quelquefois contemporains.

Dans le nombre des légendes pieuses en vers et en prose qui se font remarquer par ce mélange adultère de traditions païennes rattachées à des héros chrétiens, aucune ne nous a paru plus singulière et plus digne

d'être mise au jour que la Vie de saint Grégoire, que nous publions pour la première fois dans ce petit volume. En effet, nous ne croyons pas que jamais poëte ait pris plus de liberté avec les textes et les traditions historiques, se soit détourné avec plus d'indépendance et de sans-façon des chemins battus, et ait mieux réussi à substituer à l'histoire véritable des événements fictifs enfants de son imagination, ni su disposer ces fictions avec plus d'habileté, les raconter avec plus de charme, et les mieux approprier au goût et aux mœurs des auditeurs auxquels il les destinait.

Cette Vie de saint Grégoire-le-

Grand, ainsi arrangée par un poëte à qui les traditions de l'antiquité n'étaient pas étrangères, devait être écrite à l'usage d'un public qui n'en avait aucune notion. Pour lui plaire, il fallait, avant tout, se faire comprendre. Œdipe et ses malheurs eussent été lettre morte pour des auditeurs du XII[e] siècle; mais un des plus illustres évêques de Rome, un pape sanctifié soumis à la destinée fatale du fils de Laïus, un pape d'autant plus connu qu'il portait le nom d'un pontife mort tout récemment, s'il n'occupait encore le trône de saint Pierre, de ce Grégoire VII qui avait rempli le monde du bruit de ses ambitieuses usurpations tem-

*

porelles, un tel personnage, disons-nous, était bien plus propre qu'un vieux roi de Thèbes à captiver l'attention d'un auditoire du moyen âge.

Après avoir étudié avec beaucoup de soin notre texte pour savoir s'il ne cachait pas, sous des détails purement littéraires, une intention satirique, ou un sens allégorique, applicable aux événements et aux hommes de l'histoire contemporaine, nous nous empressons de déclarer que, pour notre part, nous ne trouvons dans ce long récit d'aventures singulières aucun motif de douter du but sérieux et de l'intention religieuse de l'auteur. Bien loin d'être une œuvre critique,

cette Vie de saint Grégoire est un de ces contes dévots nés du besoin d'opposer des récits édifiants aux licencieuses compositions des jongleurs, qui étaient en très-grande faveur à la même époque.

Notre poëte moraliste se propose de prouver que les plus grands crimes peuvent être expiés, même dans cette vie, pourvu que le coupable proportionne la pénitence à la grandeur de la faute. Cette donnée, disons-le en passant, fut un des thèmes favoris des poëtes et des conteurs du moyen âge, et, pour n'en citer que deux exemples fameux, la Vie populaire du trop célèbre duc de Normandie, connu

sous le nom de Robert-le-Diable, et l'histoire légendaire du roi Robert de Sicile, conduisent par des voies différentes au même but moral, l'efficacité du vrai repentir accompagné d'expiations et d'aumônes.

C'était, du reste, entrer profondément dans les mœurs et dans les besoins du temps, que de promettre le pardon des grandes fautes à qui savait se soumettre à de grandes réparations. Les deux classes de la société les plus puissantes de l'époque, les ecclésiastiques et les hauts barons, trouvaient également leur compte dans cette doctrine d'indulgence: les derniers, en ra-

chetant, quelquefois assez tardivement et par des sacrifices qui ne coûtaient guère à leurs passions refroidies, des abus de pouvoir et des crimes dont ils avaient longtemps savouré la jouissance; le clergé, en obtenant de ces opulents et tardifs pénitents des fondations d'églises et de monastères, des terres, des rentes et des priviléges de toute nature, qu'il n'eût jamais pu attendre d'une population plus sobre ou plus éclairée.

Il nous resterait à expliquer par quel caprice de son esprit notre poëte a été conduit à choisir, entre tant de héros, un des plus vénérables Pères de l'Église latine, pour

grouper autour de sa personnalité respectée les bizarres créations et les étranges écarts d'une imagination quelquefois peu décente. Nous ne pouvons donner d'autre raison de ce choix que la popularité même du grand écrivain dont les ouvrages étaient alors dans toutes les mains, et qui avait aussi rédigé un de ces livres auxquels le charme du merveilleux et une profusion de détails puérils, d'apparitions, de prodiges et d'actions miraculeuses, assurent toujours une popularité sans limite (1).

(1) Grégoire écrivait ses *Dialogues* dans son monastère de Saint-André de Rome, situé à la descente du mont Scaurus, en

Nous avons déjà donné ailleurs (1) une analyse rapide de la légende de saint Grégoire. Nous essayerons d'en faire connaître ici encore plus succinctement, s'il est possible, les principales données morales.

l'an 593, la quatrième année de son pontificat. Ces dialogues sont dédiés à Théodolinde, femme d'Agidulphe, roi des Lombards. Ils ont été traduits en grec, par le pape Zacharie, dans le VIIIe siècle, et en anglais par le roi Alfred-le-Grand, à la fin du IXe. Le grand nombre de copies manuscrites du texte original qui se trouvent dans toutes les bibliothèques, atteste l'immense popularité de l'œuvre. Après l'invention de l'imprimerie, les *Dialogues* furent un des premiers livres qui sortirent des presses de Mayence, et on en compte au moins vingt-quatre éditions imprimées en différentes langues avant la fin du XVe siècle.

(1) ADAM, drame du XIIe siècle. Tours, 1854. *Introduction*, p. 23 et suiv.

Un comte d'Aquitaine laisse en mourant deux enfants, un fils et une fille. Après la mort de leur père, le frère et la sœur vivent sous le même toit, et, malgré cette cohabitation, restent longtemps purs; mais le diable, *li enemis de nature*, décide de faire tourner à son profit leur imprudente familiarité.

Tant c'une nuit, el tens d'esté

. . . .

Le frère devient le séducteur de sa sœur. La suite de cette scène, où sont bien exprimées d'ailleurs l'innocente surprise et la honte de la jeune fille, est racontée en termes peu couverts.

Le poëte ajoute, à la manière de La Fontaine : *Ele*

Ne dist onc mot, enceis se tot;
Ce fu del pis que faire pot.

Après la faute viennent les embarras, les angoisses, le repentir, et enfin la séparation des deux coupables. Le frère, en expiation de son crime, part pour Jérusalem et trouve bientôt la mort sur la terre étrangère. Cependant la sœur met au monde le fruit de sa liaison incestueuse. Suivant la doctrine du christianisme, l'enfant doit porter la peine du crime de ses auteurs; aussi le poëte amasse-t-il dès sa naissance, sur la tête de l'innocente créature

qui doit être un jour saint Grégoire, une accumulation effrayante de fatales complications. Pour cacher plus sûrement sa faute, la comtesse veut que son fils soit exposé sur la mer, après avoir pris soin, toutefois, de déposer dans son berceau des tablettes d'ivoire renfermant le secret de sa naissance. Bientôt le malheur accable la mère coupable, qui pleure à la fois la mort de son frère et la perte de son enfant, et est en butte aux outrages et aux entreprises de seigneurs voisins qui convoitent sa main et ses possessions.

Le nouveau-né, sauvé comme miraculeusement par des pêcheurs,

est recueilli par l'abbé d'un couvent situé aux bords de la mer. La première enfance de Grégoire s'écoule dans la maison de ses libérateurs, sous le patronage du bon abbé, qui l'admet plus tard au nombre de ses moines et l'instruit dans les lettres sacrées. Avec une habileté littéraire peu commune dans ces temps reculés, c'est au moment où l'on est porté à croire que le reste de la vie de son héros s'écoulera dans l'obscurité du cloître, que notre trouvère s'en empare de nouveau pour le jeter dans une plus inextricable série d'aventures. Le hasard fait connaître à Grégoire une partie du secret de sa naissance. La vie

monastique lui devient alors insupportable. Il veut être armé chevalier, traverse la mer, et, poussé par sa mauvaise fortune sur le rivage d'une contrée gouvernée par une dame inconnue, il accomplit des prodiges de valeur pour la délivrer de ses ennemis, puis, victime d'une erreur dont il ne peut avoir la conscience, il épouse cette dame, qui n'est autre que sa mère.

Tant s'est déables entremis
Que la mere a son enfant pris.

La curiosité découvre à la comtesse, si fatalement prédestinée à l'inceste, l'affreux secret de sa nouvelle union. Elle éclaire son fils

sur leur faute commune, et bientôt ils se séparent pour mieux expier leur crime.

Grégoire, comme l'Œdipe des Grecs, comme le Job des Hébreux, ne trouve grâce devant Dieu qu'après une longue pénitence. Enchaîné au milieu des flots sur une roche solitaire, il y demeure pendant dix-sept années et n'en est délivré que pour monter triomphalement sur le trône de saint Pierre.

La comtesse, attirée par la renommée d'un grand pape, entreprend le pèlerinage de Rome pour obtenir le pardon de ses péchés, et le fils et la mère, réunis pour la première fois sous les auspices du

bon principe, peuvent enfin envisager sans effroi les complications et les contradictions de leur vie. Ils s'éteignent bientôt dans le sein de Dieu, en obtenant par leur repentir et leurs bonnes œuvres la vie éternelle pour eux-mêmes et pour le père de Grégoire, première cause de tant d'infortunes.

Telle est, au point de vue moral, cette curieuse et originale création du génie d'un de nos trouvères, dont nous regrettons de n'avoir pu découvrir le nom.

Sous le rapport de l'exécution littéraire, l'œuvre nous paraît non moins digne d'éloge ; à l'avantage d'un style clair, élégant et

d'une remarquable rapidité, elle joint le mérite d'une composition à laquelle, à l'exception de quelques réminiscences classiques, il serait impossible de reprocher la moindre trace d'imitation ou d'emprunt. Les croyances et les mœurs locales, les institutions et les coutumes nationales sont les sources fécondes auxquelles notre trouvère va puiser ses inspirations. Aussi ne connaissons-nous pas de poëme d'une étendue aussi restreinte plus propre à nous faire connaître la société féodale de la fin du XIIe siècle. On est comme transporté au centre d'un vaste manoir de l'une de nos anciennes provinces, à la belle époque du

moyen âge, lorsque la rudesse carlovingienne a fait place au siècle des fiefs et de la hiérarchie baronale, et que, sous l'influence d'un ordre social nouveau, commence à se manifester une expression littéraire pleine de jeunesse et de fécondité.

Le vieux comte d'Aquitaine sur son lit de mort, au milieu de ses vassaux, adressant à son fils les paroles suprêmes; le zèle empressé mais plein de noblesse et de dignité avec lequel le bon vassal et sa femme remplissent, à l'égard de leurs jeunes suzerains coupables, l'office délicat et compromettant de confidents de leur faute; enfin la

scène d'insolence bientôt suivie de la plus humble soumission dans laquelle l'orgueilleux baron, quoique vaincu par Grégoire, demande encore, après la guérison de ses blessures, la main de la comtesse, sont des tableaux achevés de la vie seigneuriale à notre grande époque féodale. Nous recommandons encore, comme peinture de mœurs prise dans les rangs inférieurs de la société, l'innocente supercherie mise en pratique par le bon abbé pour donner un nom et une famille à Grégoire, et le passage charmant dans lequel le poëte nous représente son héros, à sa première journée de pénitence, demandant l'hospita-

lité à la porte d'un ménage de pêcheurs, dont il est d'abord rudement repoussé par le mari, et où il est enfin admis par l'entremise charitable de la femme. Ce morceau, d'une simplicité homérique, nous montre déjà la femme triomphant, à force de pâtience et de bonnes raisons, de la rudesse native d'une génération grossière à son déclin, qui doit, dans les deux siècles qui vont suivre, pousser jusqu'à l'exagération la soumission aux charmes et au pouvoir des dames.

Nous ne connaissons que deux manuscrits de la Vie de saint Grégoire. Le premier est écrit dans le dialecte que l'on est convenu d'ap-

peler normand, et qu'il serait, selon nous, au moins aussi exact de nommer angevin ou tourangeau, puisqu'il était parlé et écrit dès le XIe siècle dans ces deux contrées et dans toute la vallée de la Loire (1), dont les habitants sont restés fidèles jusqu'à nos jours aux sons clairs et brefs qui le caractérisent. C'est d'après ce manuscrit de la bibliothèque communale de Tours que nous publions notre texte. Nous en avons déjà parlé ailleurs (2), et nous avons établi qu'il avait été écrit à deux époques et par deux mains

(1) Le nom de dialecte ligérien nous paraîtrait parfaitement convenir à cet idiome, que la dénomination de normand renferme dans des limites géographiques trop étroites.

(2) ADAM, *Introduction*, p. v. et suivantes.

différentes. La Vie de saint Grégoire appartient à cette seconde époque, c'est-à-dire à la première moitié du XIII[e] siècle.

La seconde version française de notre légende, entièrement semblable à celle que nous publions quant à la conduite et à l'invention du poëme, est écrite non en picard pur, mais dans un idiome qui se rapproche beaucoup de ce dialecte par ses formes orthographiques. Ce texte fait partie du beau manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal portant le n° 325 (1). Pour compléter le nôtre, que défigurait une la-

(1) *Belles-lettres françaises*, n° 325, f. 155. C'EST LA VIE SAINT GRIGOIRE KI FU APOSTOILES DE ROME.

cune d'un feuillet (1), nous en avons emprunté soixante-quatre vers qui, avec les deux fragments que nous imprimons ci-dessous, pourront servir à comparer entre elles ces deux curieuses rédactions d'une même composition en deux dialectes différents de la langue d'oil. Au même manuscrit appartiennent les six derniers vers du poëme, qui manquaient également au nôtre.

GRÉGOIRE EMPORTE SUR SON CHEVAL UN CHEVALIER ENNEMI QU'IL A TERRASSÉ.

Après estut sor son ceval,
Si regarda le duc aval,
Et voit qu'il ne se remuet;
Porpense soi que bien le puet

(1) Ci-dessous, page 109, vers 20, jusqu'à la page 112, vers 3.

Porter el castel à sa gent.
Au nasel del hiaume le prent,
Sur le col del ceval l'emporte,
Pongnant s'en va jusca la porte :
Cil ert esvanius del sanc
Qui li isoit parmi le flanc.
Il ne sot pas que vains estoit ;
Confaitement cil l'enportoit.
Quand cil de l'ost ont ce véu
Confaitement l'ot abatu (1).

GRÉGOIRE REPENTANT ET COUVERT D'HABITS GROSSIERS SE PRÉSENTE A LA PORTE D'UNE CABANE DE PÊCHEURS.

Or revenrons au pechéor
Qui est devant le peschéor.
Il vint à l'uis tot estraiment
Se li a dit isnelement
« Herberge moi, sire, par don,
Por amor Dieu, en ta maison,
Que Dame-Diex l'esperitables
T'en soit à l'ame secourables. »
« Quel hom es-tu ? » dist li pescheres.
Et cil li dist : « I fors pecieres,

(1) Manuscrit de l'Arsenal, f. 163. v. 15.

Ne çu-je qu'il fust ains creature
Qui me semblait de forfaiture. »
Quant cil l'entent, s'en a gabé
Et vers sa feme a regardé :
« O gar, dist-il, com il est cras
Et blans et tenres sous ces dras (1).

A ces deux versions françaises, dont les manuscrits ont dû être très-répandus dans les bibliothèques des châteaux du moyen âge (2) et qui suffiraient pour prouver le succès de popularité qu'obtint dès

(1) Manuscrit de l'Arsenal, f. 166 recto.

(2) Au nombre des ouvrages de littérature faisant partie de la bibliothéque de Marguerite de Flandre, entre le roman d'Ogier le Danois et le roman de Basin, nous trouvons une VIE DE SAINT GRÉGOIRE, PAPE, qui ne peut être que notre poëme. Voir *Lettres et pièces rares et inédites*, par M. Matter. Paris, 1846, p. 25.

son apparition la légende de Grégoire, il convient d'ajouter une traduction en vers allemands devenue elle-même très-populaire dans les pays du nord, et publiée vers les premières années du XIIIe siècle par le célèbre poëte Hartmann de Owe. Cette traduction a été imprimée en 1838 (1) sous le titre de *Gregorius uf dem steine*, comme étant une composition originale du célèbre

(1) SPICILEGIUM VATICANUM. *Von Carl Greith Pfarrer in Morschwyl bei St. Gallen, Frauenfeld.* 1838, in-8° p. 135 et suivantes, *Gregorius uf dem steine*. On connaît quatre manuscrits de cette traduction, dont les deux plus importants se trouvent dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de Vienne. Un troisième est indiqué par Oberlin comme existant à Strasbourg.

moine de Reichenau. « Grégoire, dit M. Charles Greith, qui s'en est fait l'éditeur, paraît être une des premières productions de Hartmann. Les pensées, les peintures y sentent l'ardeur de la jeunesse. Le poëte, plus vieux, aurait fait avec moins de liberté le tableau de l'amour incestueux du frère et de la sœur. De même lorsqu'il fait préférer à Grégoire les hasards de la chevalerie à la vie sainte du monastère, Hartmann semble peindre le combat de son propre cœur, pendant son séjour au couvent de Reichenau (1). » De pareilles conjectures peuvent

(1) SPICILEGIUM VATICANUM, p. 165.

faire beaucoup d'honneur à l'esprit et à la sagacité de l'éditeur allemand ; mais nous sommes obligé d'ajouter que, pour être ingénieuses, elles n'en sont pas moins contraires à la vérité, l'auteur original de la Vie de saint Grégoire étant incontestablement notre trouvère, et le poëte allemand Hartmann de Owe devant humblement se contenter du rôle modeste de traducteur de la légende française.

A la fin du XIVe siècle, cette rédaction apocryphe de la Vie de saint Grégoire avait été si bien prise au sérieux et était en possession d'une telle popularité, que l'auteur des GESTA ROMANORUM la traduisit

en prose latine, l'orna d'une longue et pieuse moralisation, et l'inséra tout entière dans son curieux recueil (1), très-négligé de nos jours, mais qui fut, avant la réforme de Luther, l'un des livres les plus universellement répandus parmi les populations chrétiennes. On doit reconnaître, à la vérité, que les éditions de la Bible, dont la lecture n'était antérieurement permise qu'à

(1) GESTA ROMANORUM CUM APPLICATIONIBUS MORALISATIS ET MYSTICIS. Sans date, in-folio, édition contenant CLXXXI chapitres. L'exemplaire que nous possédons se rapporte au n° 7739 de Hain, mais se compose de cent feuillets au lieu de quatre-vingt-dix-huit indiqués par ce bibliographe; la légende de saint Grégoire se trouve au feuillet XXXVIII verso, chapitre 81, de cette rare et curieuse édition.

un nombre très-restreint de fidèles, se multiplièrent alors et furent distribuées partout avec une grande profusion. Néanmoins, dans les pays restés catholiques, les GESTA ROMANORUM continuèrent longtemps encore à jouir d'un immense crédit (1).

(1) Pour donner une juste idée de la popularité qui accueillit les GESTA ROMANORUM, il suffit d'établir que, depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à l'année 1600, on compte au moins trente éditions du texte latin, au nombre desquelles Hain en décrit dix-huit antérieures à l'année 1500. A cette liste il faudrait encore ajouter les versions allemandes, belges, françaises, et les imitations, telle que celle que notre Pierre Gringoire publia sous le nom de FANTASIES DE MERE SOTE, sans doute pour dissimuler son plagiat, et qui fut imprimée au moins cinq fois dans l'espace de vingt ans.

Deux auteurs anglais, Warton et Douce, se sont particulièrement occupés des GESTA ROMANORUM. Le premier a cru pouvoir attribuer cette pieuse et populaire compilation à Pierre Bercheure ou Berchoire (1), moine bénédictin originaire du Poitou, et fécond écrivain de théologie morale, qu'un talent tout particulier pour les explications et les gloses mystiques rendait très-apte à la concevoir et à l'écrire; mais de pareilles inductions ne suffisent pas

(1) THOMAS WARTON. *The history of English poetry*. London, 1824, t. 1, p. CLXXVII. Warton, dans sa longue analyse des chapitres des GESTA, ne consacre que quelques lignes à l'histoire de saint Grégoire, dont il semble n'avoir pas remarqué la singularité.

pour établir une paternité littéraire. Bercheure lui-même a d'ailleurs pris le soin, au commencement de la traduction de Tite-Live, qu'il a dédiée au roi Jean, et dont la bibliothèque impériale possède de si splendides manuscrits, de nous donner la liste de ses ouvrages, parmi lesquels il ne comprend pas les GESTA ROMANORUM (1); ajoutons qu'il nous paraîtrait assez étrange qu'un auteur poitevin du XIVe siècle se fût plu, en traduisant un texte français, à en effacer la couleur locale

(1) « Cette traduction est mon quint ouvrage : le premier, le *Réductoire moral;* le second, le *Répertoire moral ;* le tiers, le *Bréviaire moral ;* le quart, la *Mappemonde.* »

et à remplacer, par exemple, le comte d'Aquitaine de la légende originale par un empereur imaginaire du nom de *Marcus*, qui n'appartient à aucune histoire connue (1).

Douce, de son côté, après avoir combattu assez faiblement l'opinion de Warton, se détermine, par des raisons peu solides, à donner à notre recueil une origine allemande. Un de ses principaux motifs de détermination est l'absence qu'il a cru remarquer de tout gallicisme dans

(1) La légende de saint Grégoire commence ainsi dans les GESTA ROMANORUM : *Marcus regnavit vir prudens valde, qui tantum unicum filium et filiam habebat.....*

le latin des GESTA ROMANORUM (1). Malgré cette assertion, il nous serait facile d'en signaler de nombreux exemples sans les aller chercher plus loin que le texte même de la Vie de saint Grégoire.

A cette rédaction latine, on ajouta plus tard, à l'usage des femmes et des classes illettrées, une traduction française qui parut pour la première fois en 1521, sous le titre de VIOLIER DES HYSTOIRES ROMMAINES (2), curieux monument moral et littéraire, qui mérite d'autant mieux les honneurs d'une réimpression

(1) FRANCIS DOUCE. *Illustrations of Shakspeare.* London, 1839. p. 529.

(2) LE VIOLIER DES HYSTOIRES ROMMAINES :

qu'il est devenu fort rare et que l'on ne connaît plus qu'un très-petit nombre d'exemplaires des trois éditions décrites par les bibliographes.

Nous avons suivi dans toutes ses transformations l'œuvre singulière

MORALISEZ SUR LES NOBLES GESTES, FAICTZ VERTUEULX ET ANCIENNES CRONIQUES DE TOUTES NATIONS DE GENS; FORT RÉCRÉATIF ET MORAL. *Nouvellement translaté de latin en francoys*. On les vend à Paris en la rue de Marchepalu, par Denys Janot, à la Corne-de-Cerf, devant la rue Neufve-Nostre-Dame. Tel est le titre exact de l'exemplaire que nous possédons de ce livre singulier, orné d'un nombre considérable de gravures sur bois. La bibliothèque de l'Arsenal en conserve un exemplaire de l'édition de Jehan de Lagarde, de 1521. Malheureusement le relieur en a complétement bouleversé les cahiers.

qui fait l'objet de notre publication. On a pu voir qu'aucun genre de succès ne lui avait manqué pendant les trois siècles, qui semblent ne l'avoir soumise à tant de remaniements que pour mieux constater sa popularité.

Cette belle langue primitive de France, dans laquelle elle fut d'abord écrite, et qui semblait, il y a peu de temps encore, si incorrecte et si repoussante, compte déjà, parmi les hommes les plus éminents de nos corps savants, un nombre respectable d'admirateurs. Sa grammaire, qui paraît n'avoir pas été rédigée pendant les deux siècles de sa plus brillante existence, s'éta-

blit peu à peu de nos jours, à l'aide des textes que l'on livre incessamment à l'impression (1). Un public encore peu nombreux, mais d'élite, se complaît dans la lecture des ingénieux monuments littéraires qui lui appartiennent. C'est effectivement dans l'étude de ces compositions originales, émanées, dans toute leur naïveté, des âges qui les ont produites, qui en reflètent si admirablement, et comme à l'insu des écrivains, les mœurs et les institutions, et nous transportent au milieu de la vie réelle d'une

(1) G.-F. BURGUY. *Grammaire de la langue d'Oil.* 3 vol. in-8°.

époque donnée, pour nous en révéler les nuances les plus délicates comme les reliefs les plus saillants, que l'homme de goût aime à se reposer des monstrueuses profanations artistiques et littéraires dont son esprit et ses yeux sont chaque jour de plus en plus attristés.

Tours, 10 janvier 1857.

V. LUZARCHE.

Incipit uita sc̄a Gregorii pp̄.

Or escotez por deu amor.
La uie dun bon pecchëor.
De la terre fu daquitaine.
Si peche furent mlt̄ estrange.
Mut est granz paors a retraire.
Mais ne porquant sil deit hom faire.
As autres pecheors entendre.
Que remenbrance i puissent prendre.

INCIPIT

VITA SANCTI GREGORII

PAPÆ.

Or escotez, por Deu amor,
La vie d'un bon pecchéor.
De la terre fu d'Aquitaine;
Si peché furent molt estrange.
Mut est granz paors à retra[i]re,
Mais neporquant si l' deit hom faire
As autres pechéors entendre,
Que remenbrance i puissent prendre.
Icist pechez dont parler veuil,
Ne fait à dire par orgueil,
Mais por eissample d'autre gent
Que il prendent chastiement.
Sainte Escriture nos comande,
Quant la colpe est onques plus grande,

Tant la deit hom plus reconter,
Por l'autre peuple chastier.
Une maniere sunt de gent
Qui mescréint molt malement;
Mais, s'il tant volent demorer
Que cest sermon puisse finer
De cest seignor dont ge vueil dire,
Il méisme porront bien dire
Que veirement, par negligence,
Perdent le fruit de penitence
Cil qui ne sevent, à fiance,
Confeite chose est mescreance.
Je lur aconterai molt bien,
Sertes, se sont cil crestien
Qui tant cuident estre mesfait
Que puis ne puissent, par nul plaît,
De lor peché merci crier,
Por ce n'ont cure d'amender.
Or escoutès, por Deu amor,
La vie de cest pechéor,
Aussint la grant misericorde
Que il ressut del Rei de gloire;
Que si a nul desesperé,
Que sache bien de verité

Q'autreci recevra de lui,
C'il se repent, com fist cestui.
Grans fu la colpe del crestien ;
Mais ce li avint molt bien
Que ne chiet en desesperance,
Ains s'amende par penitence,
Ci que puis fu sains apostoiles.
Ce fu mi sires saint Gregoires,
Dont je vos vueil la vie dire.
Tant fu mesfait icist bons sire,
Que un suens uncles l'engendra ;
Une soe ante le porta.
Encore fist li enemis
Icel saint ome faire pis ;
Quar serorges devint son pere,
E maris fu sa chiere mere.
Molt les ot enemis laciés
De fors e de dobles pechiés,
Par quei trabucher les féist
En enfer, q'uns n'en recorcist,
Se Dés ne fust ci merciables
Que puis les rescos as diables.

Huimais orés com Escripture,
Com faitement cest aventure

Avint à cestui Gregoire
Dont je vos vueil conter l'estoire.
Seinte Escripture nos reconte
Qu'el tens antis esteit un conte,
En Aquitaine l'encontrée ;
Si ot un fil de c'esposée
E une fille qui ert tant bele
Que molt aleit loing la novele ;
Mais sa grant biauté mar vit,
Quar à grant duel lur vertit.
De ces enfans morut li mere
E enprès prist la mors al pere.
Quant il se senti acouchiés
E de la mort molt aprochiés,
Son chier fis devant sei apele
E sa fille, qui molt iert bele,
E ses barons fist tos venir,
Que sà raison puissent oïr.
« Amis biaus fis, ce dist li cuens,
Por Deu, vos pri que soiés buens ;
Je me morai procheinement,
Ne vivrai mais, très bien le sent ;
Mais molt s'en vait m'arme dolente
Por ta seror, qui est tant gente,

Que, en mon vivant, ne l'ai mise
O sa biauté fust bien acise.
Se je l'éusse mariée,
De rien ne fust m'arme grevée;
Mès or trepas de ceste vie :
Ele remaint sens aïe ;
Tote sera desconceillée,
S'auques n'est por tei avancée.
Fis, je te pri, por amor Dé,
Que Deu ait de tei grant pitié,
Que de li prenges bon conrei ;
En li te remenbre de mei. »
Quant li vaslès son pere entent,
Si en plora molt tendrement.
« Fis, dist li pere, lai ester,
Tei n'estovra mie plorer ;
Quar tu tendras ma grant enor ;
Mais li duels est de ta seror
Qui remaindra tote esgarée,
Mar fu onques de mere née. »
Quant la fille ot que dis sis sire,
Plore des oils, del cuer sospire.
La face, qui ert bele e clere,
Por le duel qu'elle a de son pere,

Fu tote muée e perrie
De sa color, e amarie
Par la dolor qu'ele menot;
Quar par confort ne se tardot.
Ploroent tuit comunaument
Li vavassor e l'autre gent,
E les dames e li baron
Qui l'esgardoient environ.
Quant li peres vit la pucelle
E sa face, qui molt iert belle,
As mains se grate e descire,
Si ot au cuer pesance e ire.
Par le poing a sa fille prise,
Al vaslet l'a en la main mise,
Si li comande en cele feit
Qui il l'arme son pere deit,
Que il la garde en tel enor,
Com freres deit faire seror.
Quant li peres ot si parlé
Ileuc, devant tot son barné,
Ais-vos le pere defeni.
Li baron l'ont enceveli,
A grant enor, à grant barnage,
Com prince de si haut lignage.

La suer remist oveuc son frere,
En après la mort de son pere;
E ci l'a bien lonc tens gardée
E a tel enor demenée,
Que tot li fait e tot li treuve
Quant qu'elle demande e reuve.
Encemble vont, encemble vienent,
A grant joie ensemble se tienent.
La vestéure fu comune
E leur escuele tote une;
Ensemble burent d'un vaissel
E si taillerent d'un cotel,
E lor dui lit furent si près
Que il s'esgardoient adès.
Quant li Déable vit cest plait,
Que li freres tel enor fait,
Que tant percherist sa seror
E que la tient en tel enor,
Dont se commence à entremettre,
S'il les péust en tel leu mettre
Que torner péust, par son art,
Cele amistié à male part,
Par l'achaison de aisement
Que demenoient trop sovent;

E le frere li enemis
De sa seror si fort mespris,
Que il ne laira, par nul plait,
Ne por peché ne por mesfait,
Qu'il ne face, selonc son aise,
De lî sa volenté mauvaise.
La pucele n'en saveit rien,
Qui dot que tot ce fust par bien,
Quant sis freres li conjoeit,
Ne tant ne quant ne s'aparceit
Qu'il li féist par conveitié
De nule mauvaise amistié;
E neporquant ne li defuit
Ne de sa boche ne son desduit.
Quant plus la baise et plus la veit,
Tant en esteit plus en destreit;
E li enemis de nature,
Qui d'autre chose n'aveit cure,
Eguilonot e somoneit
Celui qui deceivre voleit,
Tant, c'une nuit, el tens d'esté,
L'a ci vencu e esbracé,
Qui de son lit, où il esteit,
Qui près de sa seror giseit,

S'est levés tos deschaus e nus ;
El lit sa seror est venus,
Puis sosleva le covertor,
Si a enbracié sa seror.
Ele s'est molt tost esveilée ;
Quant ele senti enbracée,
Si grans paors l'en est venue
Que tot si gens cors l'en tressue.
Saillir vost sus, por faire noise ;
Mais si la baise e si l'acole.
La pucele est forment hontose
E trespencive e angoiçose ;
Quar, s'ele concent le peché,
En fin sont dampné e jugé ;
Se ele fet noise ne cri,
De tot a son frere honi.
Ne dist onc mot, anceis se tot :
Ce fu del pis que faire pot ;
Quar, vueile ou non, l'a violée
Sis freres e despucelée.
Donc fu joios li enemis,
Qui autre chose n'aveit quis.
Tos les cuida aveir sorpris
E enliés à tos [lor] dis,

Qu'en enfer les péust lacier,
Ensemble o lui trabuch[i]er.
Si com nos trovons en l'estoire,
Donc fu engendrés sains Gregoire,
De qui Deu fist puis si saint home
Que apostoile en fist de Rome;
Quar cest peché espenéi
Dont vos avés ici oï.
Li Diables n'en sot nient
De cest saintisme engendrement;
Mais tos tens les aguilona
E plus e plus les angoissa
De cest peché à maintenir;
Ne lor vost pas laissier guerpir,
Truès qu'els éust del tot dampnés;
Mais puis i fu mal enginés.
Quant la dame se sent enceinte,
Si est forment muée e teinte,
E tant en fu sis cors pencis
Qu'onques n'i ot ne joi ne ris;
A l'en par fu ensi marie,
Que ne li chaleit de sa vie.
Quant li freres la veit muée,
E de sa biauté trespassée,

Donc demande à sa seror
Porquoi demeneit tiel dolor.
Ele repont : « Bien l'ai où prendre ;
Car il m'estovra par mi fendre :
Enceinte sui de vif enfant. »
Or est li duels aparissant.
« Amis biaus frere, dist la suer:
Molt puis aveir dolent le cuer,
Molt puis dire que mar fu née,
Quar molt par sui maléurée ;
Quar onques mais nule chaitive
Ne cuit que fust, en terre vive,
Qui tant ovrast contre nature
E plus n'éust de s'arme cure.
Molt fu temtée en cel ore
E Diables me corut sore,
Quant concenti vostre folie
Por paor de mort ou de vie ;
Quant vos acemblastes o mei,
Contre raison e contre lei.
Tant com poons l'avons selé ;
Mais ore sera demostré,
Quar Dés le fait bien aparaistre,
Quar fruit de moi comance à naistre ;

Je sui grosse de vif enfant,
Ne l' puis or mais celer avant.
Mais quant il autre n'en peut estre,
Por Deu, vos pri, le rei celestre,
Que vos de mei prangiés tiel cure,
Ensemble ou ceste creature,
Quar assés tost de mei istra,
Si com li plaisir Deus sera,
Qu'el siecle ne seie honie,
Ne la créature perie
E vos reproche n'en aiés,
Del siecle honis ne seiés. »
Quant li freres li ot se dire,
A poi le cuer ne li part d'ire;
Enmi le lit de sa seror
Chaï pasmés par grant dolor.
Doncs vosist miaus sa seur mort estre,
Si l'enleva par la main destre,
S'il recomenssa à pencer
Coment de li porra euvrer.
Quant la meschine l'ot drecé
E par paroles chastié.
« Frere, ne pencés el que bien;
Quar se sachés, por nule rien,

Ne sofferai que seit malmis
Le fruit que Deu a en mei mis. »
Li vaslés respont, en plorant :
« Je ne vois mie, se penssant,
Meillor conceil ai-je trové,
Se Deus le nos a destiné.
Un baron sai, en mon païs,
Qui molt fu à mon pere amis;
Il l'aleva e si l' nori
E cil l'aveit tos jors servi.
E si me dist mis pere bien,
Quant il giseit el lit mortein,
Que cel baron molt onorasse
E tos mes conceils li mostrasse ;
Que cele chose ne féisse
Dont je conceil ne li quéisse.
Ice est or de mon païs
Un de tos mes meiliors amis.
Ma bele suer, esta en pais,
E si sele très bien ton fais;
E je prendrai un messagier,
Si manderai le chevalier.
Quant venus iert, si li dirom
Icest conceil en confession. »

Ele respont : « Ne vos tardés ,
Quar mis jors est molt aprochés. »
Lors a le riche ome mandé
Par son messaige, e bien hasté,
Que vienge à lui, sans demorer,
Quar de lui a molt grant mestier.
Quant il oï le comandement,
Atornassé isnelement,
Truès qu'à la cort en est alés.
Quant el dessendi as degrés,
E li vaslés venir le vit,
Entre ses bras le recoillit.
Il le salue gentement,
Puis le beisa estreitement.
Quant l'ot beisé, ne se tarda,
Par la main le tint, si l' mena
Ens en la chambre à sa seror,
Qui l'atendoit à grant dolor.
Quant en la chambre sont entré,
Emprès eaus ont cel uis fermé;
Andui li sunt chéu as piés,
Si l's ont estreitement baisiés;
Plore li freres e la suer,
E li proudom a duel al cuer.

Molt s'emerveille, ne seit mie
Que sele chose senefie.
« Por Deu, dist-il, grant tort avés
Que vos enci vos contenés;
Je sui vostre om, ne déucés
Ensi vos metre à mes piés.
Molt ai grant ire, ce péis mei
Tel duel que demener vos vei;
Dites-mei tost que vos volés,
Por Deu, vos pri, ne me selés;
Riens n'est el mon que puisse faire,
Que tant me tornast à contraire,
Que je, por vos deus, ne féisse,
A quelque chief que j'en venisse. »
Li gentils hom se baissa jus,
Si l's enleva enbedeus sus.
Descovert li ont e retrait
Tot le peché e le mesfait.
Quant li frans om lur ot se dire;
A poi sis cuers ne parti d'ire;
Il en sospire molt sovent,
Si en plore molt tendrement.
Après lur dist : « Seiés en pais,
Je en prendrai sur mei les fais.

Se mon conceil creire volés,
Que jà n'en serés deparlés.
Mon cors vos en met en ostage
Que tot, sens honte e sens damage,
Si Dés nos vuet un poi aidier,
Passerés bien cest destorbier. »
Li damaisels e la meschine,
En sospirant de joie encline,
E li vasles molt doucement
L'en a baisé estreitement;
Puis il a dit, en sospirant :
« Or estovra pencer avant
De l'acouchier, quand li termine
Est aprochés de la meschine ;
Si creim que, s'ele couche ici,
Qu'il ne seit véu ou oï,
Ou en aucune autre manière
Se sentit devant ou derière. »
Li gentils om dist à l'enfant :
« Or fai, biau sire, maintenant
Tes omes molt hastivement
A ta cor venir en présent.
E, se te pleist, si lur diras
Que en Jerusalem iras ;

Mais que primes vues de t'enor
Séurté faire à ta seror.
Quant il auront aséuré
E desor les sains bien juré,
La dame maintenant prendras
E à moi la comanderas,
Ens, en la place, tos veiant,
E en baillie e en comant.
Je ai bon chastel fort e haut
E une feme que molt vaut.
La damiselle i condurai
E icest conceil li dirai.
Puis garderons bien la meschine
En la chambre, à sa gesine,
Que jà n'en iert aperçéue
Ne par nul ome devéue.
Puis en iras requerre Deu,
En Jerusalem où Judeu
En sainte crois le travaillerent
E de la lance le plaierent.
Se tu reviens, ta terre auras,
Se tu i mors, sauvés seras. »
Quant chascun dels enfans entent
Del bon conceil, plore forment,

Tos les barons molt tost manderent
E leur terre lur deviserent.
Séurté font à la seror,
S'il ne revient d'icel enor.
Quant ont finé leur serement,
La dame prent isnellement,
Si la comande à cel baron
Que bien la gart en sa maison
E trestot le tresor son pere;
Si a parti parmi li frere.
Al departir des deus enfans
Fu li plors e li duels molt grans.
N'est pas merveille s'il plorerent,
Car onques puis ne s'asenblerent.
La pucelle a pris congié,
Si a son erre apareillié,
E le baron s'en est alée
Qui sis freres l'a comandée;
S'il l'en a aveuc sei menée.
Quant fu venus en s'encontrée,
Quant en la sale descendirent,
Encontre li grant joie firent.
Sa feme est encontre venue,
Fors fu la dame descendue

E recéue à grant enor,
Com la fille de leur seignor.
Anceis que elle fust acise,
Li sires l' a par la main prise,
Ens en la chanbre l'a menée,
Puis a sa feme apelée;
De chef en chef li a conté
Coment il aveient euvré.
Puis li comande, sur sa vie
E sor quanque a en baillie,
Que elle gart la damiselle,
Ensi com la soe ancelle.
Ele fu joiose del comant,
De la meschine ot pitié grant,
Conforte la e aséure
E li promet très bien e jure
Que jà de rien n'iert descoverte,
Por nul grant gaing ne por perte.
Quant vint au jor que ce dut estre
Que plot à Deu, le Rei celestre,
Que la dame ot delivrement,
Donc fu nés tot veirement
Sains Gregoires, cil fors pechere,
Dont avés oi, sà en ariere,

La chambre fu molt serrée
E la dame c'est delivrée.
Onques n'i ot autre al veiller
Fors la dame el chevaler.
Quant li enfés par fu nés,
« Dame, fait-il, un fis avés.
Que molt par est biaus e cortois,
Onques plus biaus n'i ot cuens ni rois. »
La dame fu lée del fil,
Mais por itant le tint à vil,
Que par peché fu engendrés,
E que ne pot estre mostrés.
« Lors, dist la dame, maintenant,
Si ne faites de cest enfant
Tot ce que je comanderai,
Certes jamais ne mainjerai. »
Quant la dame li ot ce dire,
Cuida que le vosist ocire.
« Dame, fait-il, por Deu le grant,
Mi sire par est léaus tant,
Que jà n'en iert conte ne plait
Que omicides par lui seit fait.
Je celerai en recelée
Que jà n'en serés encusée. »

Cele respont « laicés m'en pais ,
Ne mainjerai certes jamais ,
Ains me lairai enfin morir,
Se vos n'en faites mon plaisir. »
La dame cort por son seignor,
Si li reconte la dolor.
S'il vint à li por conforter ;
Mais n'i pot nul confort trover.
Grant ire e grant dolor demeine ,
De meinte manière se peine ,
A Dés prient, mais poi lur vaut,
Car de priere ne li chaut.
Quant veient ce qu'à autre n'en iert,
Si fust ice qu'ele requiert ;
(Car de chose qui estre deit
Ne puet muer qu'ele ne seit).
Ele lur roe isnelement
Quere un berssoïl bel e gent
Où puisse coucher son fis
Qui encor iert assés petis.
Il li ont quis e aporté
E jusqu'à son lit aaresté.
Ele se lieve en son séant
E en après prist son enfant ;

Si l'acola molt doucement
E sospira del cuer forment.
Après le coucha el bercuel,
O plors, o lermes e o duel.
Quant couché l'ot, si a boté
Quatre mars d'or bien esmeré
Desos le chevés à l'enfant,
E après ce demaintenant
Si mist dou cel, por enceignier
Qu'il iert ancor à babtiser,
E sore li mist un velos
E puis un paile precios;
Enprès i a dis mars mucés
De bon argent desos ses piés.
Puis a ses tables demandées
Qu'erent d'ivoire bien ovrées,
Si a dedens escrit itant:
« Qui trovera icest enfant
Sache de veir, e ne l'dot mie,
Que, par peché e par folie,
L'ot uns freres de sa seror.
E quant fu nés, en icel jor,
En ele pas le fis geter
La mere es ondes de mer.

Por ce qu'il iert de haut parage,
Si en cremeit aveir hontage,
Que ele en fust dépeuplée
E entre la gent abaissée,
Ne sis freres ne fust honis;
Si fu getés li fis petis. »
Encor li a la mere escrit :
« Qui trovera l'enfant petit,
Norir le face gentement
De ceaus dis mars qui sont d'argent
E por aprendre auques de letre,
E le face à escole metre ;
Si voil qu'il sache Deu prier,
Lire, chanter e verciller.
Se chatel doins à l'enfant
L'or et le paile reluisant,
Les tables gart qui sont d'ivoire
Où est escrit de lui l'estoire.
Por Deu le grant, itant de tens
Que apris ait auques de sens,
Quant des letres auques saura,
Idonc les tables conoistra,
De qui e coment il fu nés ;
Puis priera, s'il est senés,

Por ses mesfais e por les nos. »
Quant ele ot escrit céaus mos,
Porpenssa sei e dist avant :
« Amis beaus fis, se tu vis tant
Que puisses ceaus tables raveir
E que est ens escrit saveir,
Pri tei que les gardes sovent
E lises ententivement,
E si te remenbre de mei
Qui remaing dolente por tei. »
Quant la dame ot tot son pencé
As tables mis e enbrevé,
Closes les a, o molt grant duel,
Puis les bota ens el bercuel ;
L'enfant a pris, si l'alaita,
Si que très bien le saola ;
Regardé l'a, si ot grant duel :
Ele vosist morir son vuel.
« Lasse ! molt puis estre dolente,
Quant mar fu onques ma jovente.
A tant grant duel l'ai despendue.
Chaitive, lasse, malvenue !
Que ma char e mon sanc demeine
Voil metre à dolor e à peine,

Que en mer le vueil enveier,
Ne sai à vivre ou à neier.
Peché ot grant en l'engendrer ;
Mais pis sera de l'afoler.
Lasse! metrai-je le à morir?
Miaus est que je l' face norir
E que en sosteigne le blasme. »
Lors a tiel duel que ele se pasme.
Quant longement a dementé,
Si a devant sei apelé
Le seignor e la dame encenble,
Puis lur dit, ce que li semble,
Querre li facent un tonel
Très bien tenant, fait de novel.
Il li aportent, e ele i met
L'enfant o tot le bersolet,
Puis dist que l' féissent porter
Dreit al rivage de la mer
E getent iluec un batel
E si metent ens le tonel,
Puis le getent, en mer, es ondes,
Là où seront les plus parfundes.
« Hai tant de mal fait en ma vie
E ores porpens tiel felonie ;

Puis auta Deu qui garde en seit
E là où il bien ait l'enveit. »
C'il enplissent son talent,
Molt angoissos e molt dolent
A la mer sont venu errant ;
Oveuc eaus ont porté l'enfant ;
Iluec troverent un batel
Dedens acistrent le tonel,
L'enfant, ou tot le tonelet,
Ont mis dedens tot soavet ;
Puis le pristrent par les espondes,
S'il enpeinstrent en mer es ondes.
A Deu le comandent itant ;
C'il vait par haute mer néant,
Si com aventure le meine
Qui or le tient en son demeine.
C'il s'en sont ariere venu,
Content coment lur est avenu
E la mere ont dehet noncié
Qu'en haute mer l'ont enveié
En un batel tot atorné,
Si com il aveit comandé.

La dame gist en sa gesine,
Ne noit ne jor sils duels ne fine ;

Quar de l'anfant a tel dolor
E del peché ci grant poor,
Ne puet estre, por nule rien,
Que enelaint sor tote rien.
Cils duels li fu asés pesans,
Enprès li est créus plus grans;
Quar ancor, le tiers jor avant
Que à messe alast d'enfant,
Un matinet, en ains jornée,
Ançois que l'aube fust crevée,
O-vos, par le chastel errant,
Un messagier que vait querant,
A grant besoing, la damoisele;
Dire li vuet une novele:
Que mors est son frere de fi
Dont n'aveit guaires departi.
Quant ele oï qu'il esteit mors,
Idoncs fu li duels plus fors.
Lors comence duel à mener,
Les cheviaus traire e plorer.
« Lasse! fait-ele, mauvenue!
L'arme mon frere ai Deu tolue
Dés, porquei ne puis-je morir?
Por mei l'ai fait en fin perir,

Dés ! cum grant duel e quel damage. »
Merveile est de duel n'enrage.
Quant li sires le duel entent
Que demeneit si asprement
La dame, il devant li vindrent ;
Repaisent la e si li distrent :
« Dame, cist maus fait à celer,
Gardés n'en orent plus parler
En tiel endreit ; quar n'est pas sens,
En tei deis prendre grant porpens
E contenir en itel guise,
Que il ne tort à vilainie.
Li maus est grans, ce nos est vis,
Mais l'on se deit garder de pis.
De sa mort est molt grant damage,
Mais, ce sevent li fol e li sage,
Puisque est mors, por doloser,
Que l'on n'i puet rien recovrer. »
Or entent bien la dame e veit
Que il la conseilent à dreit.
Demande lur qu'ele fera,
Coment li messagier verra,
Qu'il n'aparceive la gesine
Ne par tente ne par cortine.

C'il respondent : « ne dotés rien ;
Quar nos en penserons bien. »
Les cortines jus avalerent,
Fors de la chambre les porterent,
La dame ont fait tost sus lever
E bien vestir e conréer.
Les mès li meinent de devant;
C'ele demande, en plorant,
Quant e coment il acoucha,
E par quel jor il devia.
Li messages respont e plore.
« Dame, fait-il, en icele ore
Que tu de lui te departis,
Qui prist li maus qui l'a ocis,
E mors fu à une jornée.
Por ce t'ont li baron mandée
Que ta terre vienges saisir
E ton chier frere ensevelir. »
Quant la novele a entendue,
Tot li corages li remue,
Iluec se pasme molt sovent,
Por son frere a cuer dolent.
Li riches om e sa moillier
Si font son erre apareiller ;

La dame font bien conréer,
A l'autre jor à messe aler.
Après n'i ot que demorer,
Pensent de leur erre avancer;
A grant herneis o grant enor,
S'esmut le matin, au jor.
Tant sont erré que venu sont
Al chastel, où molt grand duel font
E chevalier e vavassor,
Tuit por la mor de lor seignor.
Dessendu sont à la maison
E li cors giseit del baron,
E quant sa suer la biere veit,
Où li cors del baron giseit,
Pasmée chiet, e si baron
La relievent par contenson.
De totes pars plorent e crient;
A la dame li baron dient
Qu'el se confort e laist son duel.
Il vosist miaus morir son vuel;
Quar quant il veit son frere mort
Molt prise petit son confort.
Le cors il atant enterrerent,
Grant e petit trestuit ierent,

Tuit vont à la procession,
A l'enterrement del baron.
Puis ont lur dame remenée
Li riche ome de la contrée,
A grant conduit, en son palais,
Dont iert dame dès ore mais.
Lors vindrent de par le païs
Li vavassor e li marchis.
De la dame lur fiés quereient,
Quar de li tenir les deveient.
Serveient si bien, com dame,
De li alot molt bone fame.
Quant par la terre oïrent dire
Que d'Aquitaine iert mors li sire,
Rei e conte la vindrent querre
Por coveitise de la terre;
Mais la dame dist bien e jure
Que ele de seignor n'a cure.
Que vos dirai plus lonc aconte,
Onques n'i ot prince ne conte
Que vosist à sei retenir;
Tot a son cuer en Deu servir.
Por l'arme de son frere acheter,
Se peine molt de jeuner

E des iglises essaucier
E des povres Deu herbergier.
Querre li vint uns de Raains,
Uns riches dux qui fu romains;
Mais ele dist a la parsome
Que n'a soing de lui ne d'autre ome,
E quant ele ne l' vost baiser,
Comensa la aguerreier.
Forment la roube e l'assaut,
Mais veirement molt poi li vaut;
Quar la dame jure très bien
Que jà n'iert suens, por nule rien,
E s' il rejure molt forment,
Que s'il viveit mil ans ou cent,
Que de guerre ne li faudra,
Jusque par force la prendra.
Idons comense en el païs
A chevauchier li enemis.
Contre la dame est molt grant guerre
Tuit li destruit sa terre;
Sa ost banir e tost mander
Quanque il poeit amener,
Destruit le païs deserté,
La dame tint en grant povreté;

Quar en sa vie n'aura jà mais
Par ome ne secors ne pais.
Truisque sil li vieigne aidier
E de ses enemis vengier,
Que ele repost el tonel
E fist metre en mer el batel ;
Mais cist secors li est trop loinz ,
Quar maint travail sofrira ainz.

De la dame lairons atant ,
Si reparlerons de l'enfant
Que, en la nuit que il fu nés,
Fu el batel en mer getés.
Là o il en la mer esteit ,
Si com fortune le voleit,
Molt près de peril e de mort ,
Sans nuil conduit e sanz confort ,
Fors sol l'onde qui l' conduseit ,
Si com li suens plaisir esteit
Que set très bien tos seaus sauver,
Que il plaist , en terre e en mer.

Quant le bastels s'aleit guaucrant
E le tonel e o l'enfant ,
Si com li venz le demenot
E l'onde qui le debotot ,

Que prez esteit jà d'ariver
A un droit port, outre la mer,
E-vos iluec errant sor destre,
Por le pleisir le Rei celestre,
Deus pescheors d'une abaïe
D'omes i ot de sainte vie ;
Li abès méismes sis cors
Les ot la nuit enveié hors
Por peisson prendre en sele mer
A tos ses moines conréer.
S'il pecheor dont je vos di,
Quant li jors fu bien esclarsi,
Sor le batel sont enbatu
E li enfès el tonel fu ;
Car le batel ont regardé,
Quant il n'i ot ome trové,
Si quiderent trestuit de fi
Que li ome fussent peri.
Ne vuelent le batel moveir,
Mais le tonel veulent aveir,
Si com fortune le faiseit
Qui encore pas ne voleit
Que li petis enfés perist
Qui là dedenz el tonel gist;

E lur batel sus l'ont saché
E l'autre batel ont laissé.
N'erent que dui tant solement,
E la mers les cuitoit forment,
Por ce que fors iert li orages,
Si en esteit gries li plus sages ;
Quar tant fort les grevot la mer
Ne lur laist el tonel guarder.
Tant ont s'il dui nagié à fort
Que primes sont venu à port.
A terre trahent lur batel,
E dedenz esteit li tonel.

Donc plot à Deu omnipotent
Que li abés tant solement
Vint encontre eaus à l'ariver,
Si lur comense à demander
Se il ont fait auques d'espleit
De chose dont il miaus lor seit.
S'il li ont dit « conques en mer
Ne porrent sor lur rés geter,
Ne de rien entendre à pescher,
Por l'orage, por le temper ;
Mais à grant peine ont tant fait
Que il se sont à port retrait »

Li abés s'aprisme el batel
Tant que il choisist le tonel,
Dons demande que se esteit
Iluec dedenz que il véeit.
Il li ont dit : « de nos afaires,
Sire, n'i a de chose guaires. »
A tant li enfés s'esperit,
Si a en haut geté un crit.
Quant li abés la vois entent,
Si s'en est merveilés forment,
Que enbedui li pescheor
En ont éu molt grant poor.
I leur demande : « dites mei,
Ne l' me selés, en vostre fei,
Icest tonel où avés pris ? »
Li uns li dist : « se qu'avés quis,
O bien matin, au bel jor cler,
Que esteions en cele mer,
Si trovames-nos un batel
Tot vuit, ne mais icest tonel ;
Le tonel à vostre hués preimes
E le batel iluec guerpimes.
Nos ne savons que dedens a,
Onques uns de nos n'i guarda. »

Quant lur abés lor ot se dire
Le tonel vient à descovrir
N'i ont riens for l'enfant trové
Qui iert el bers envelopé.
A l'enfant descovre le vis ;
Il geta à l'abés un ris :
Molt i ot bele creature
Qui de lui éusse pris cure.
Quant li abés vit le senblant
E le ris del petit enfant,
Enbedeus mains vers Deu etent,
Que li a fait itiel present.
Lors aperceit al chief les tables
Beles d'ivoire convenables,.
Puis les a prises e overtes
E vit les letres bien apertes,
E, quant il ot les letres lites
Qui erent es tables escrites,
Dist à pecheors erraument
Qu'il quierent les X mars d'argent
E le chier paile alisandrin,
Après les quatre mars d'or fin
Qui sont el bersolet o lui.
Li pecheor guardent endui

E unt l'aveir ensi trové
Cum li abés l'ot devisé.
Li dui pescheor erent frere
E né d'une méesme mere ;
Li uns pleine maison aveit
D'enfans, mais besoingnos esteit ;
L'autre iert riches e mananz
E si n'aveit nus des enfanz,
Fors une fille mariée,
Qui esteit loins de s'encontrée.
Or vos dirai que l'abés fist :
Tos les X mars de l'argent prist,
Au plus povre les a bailés,
Quar des enfanz aveit plantés.
Après a pris l'abés l'enfant,
Si l' livra au frere manant ;
Puis li a fait jurer très bien
Qu'il ne l' dira, por nule rien,
Ome ne feme qui seit nez
Quonques sist enfés fust trovez.
Puis si li rove aporter
Enz en la cloistre, après disner,
E dist qu'il die à ses veisins
Que de sa fille iert li meschins ;

E si l'enveie à don abé,
Qu'il li fasse crestienté
E son non metre à l'enfant.
Quant il li ot rové itant
E trestot ot bien aconté
Al pecheor e enseigné
Que faire deveit de l'enfant,
Puis prist les tables maintenant
E le bon paile alisandrin
E les IIII mars de l'or fin;
Si enporta ensemble o sei,
Puis les a mis en un requei
E longuement sauvement furent,
Ne oncques de rien ne descrurent.
Li pechere ne se oblia
De que li abés comanda :
Une norisse a demandée
Por l'enfant norir, e louée.
Quant li moisne furent disné,
Si a l'enfant là enz porté.
A l'abé vint premereinement
E si li dist privéement :
« Sire, por amor Deu le rei,
Or entendés un poi à mei.

Une fille ai loing de si
Bien le savés, si cum je qui,
Qui vos enveie sest enfant
E vos prie, por Déu le grant,
Que vos méismes l'élevés
E vostre non li enposés. »
Li abés respont en riant :
« Si ore, amis, à Deu comant,
Al non Deu qui tot seit e veit,
Que crestienté li otreit,
Je ferai ise que tu quiers,
Por amor Deu, molt volentiers. »
Li abés envait à l'iglise
E si comensse le servise
E l'enfant fait crestienté
E son non li a enposé.
Gregoire apeleent l'abé
E s'il fu Gregoire apelé.
Puis que il ot le mestier fait,
Li om a son ostel s'en vait,
L'enfant porte ensemble o sei;
Puis prist de l' norir grant conrei;
Li abés cui el non aveit
Sovent grant guarde s'enpreneit.

A ses V anz est jà venus ;
Tant est biaus e si bien créus,
Qu'il n'ot tant grant en la sité
De son tens ne de son héé.
Quant il fu tiels qu'il puet aprendre,
A ses letres un poi atendre,
Li abés l'a en cohrei pris
E en la clostre à letres mis.
Gregoire fu de grant paraje,
I retraist bien à son lingnaje ;
Il ne fu fèels ni estous ;
Eins fu umils e pius e dous.
Amer se fist à tote rien
E des letres aprist si bien
Que, à douse ans, sot bien ses pars
Lire e entendre des ars.
De lui dient petit e grant
Que molt iert jà bel enfant :
Onques mais fils à pecheor
Ne nasqui de si grant valor.
Trestuit dient que mar fu
Sis cors, sis senz e sa vertu,
Quant il n'esteit d'un païs sire,
A governer un grant empire.

Huimais orrés del damisel,
Qui tant esteit e prous e bel,
Coment il li fu devant mis
Que il iert trovés e chaitis.
Li pecheres qui povres fu,
Qui les X mars aveit éu,
Sa feme l'ot tant angoissé,
En jor en autre enoré,
Qu'il li déist où il trova
Les X mars d'argent, qu'il conta
Coment Gregoires fu trovés,
Ne qu'il n'iert pas del païs nés.
Car il avint, si cum il dut,
Quant Gregoires de XV ans fut,
Que, un matin, ala jorner,
Par une féste déporter
Entres les fis al pecheor.
Gregoire, par grant valor,
Querent à le esbaneier,
De sor la mer, en un gravier,
As barres prenent à juier
E d'une pilote à geter.
Li fis al pecheor la prist,
E devant tos un grant cors fist :

Porter l'en cuida devant touz,
Car molt esteit isnels e prouz;
Mais Gregoires, li damisels,
Esteit encore plus isnels.
Par les cheviaus l'a tost saisi.
Puis à la terre l'abati.
C'il fu irés e si plora,
Toudreit à son ostel ala.
La mere vit son fil plorer
E oï dire e conter
Que ce li ot Gregoires fait.
Molt fu irée e crie e brait
Ele fist si come une fole
Qui ne set garder sa parole;
L'enfant comensse à blestenjer
E à haute vois à ucher.
« Uns avotres e uns chaitis
Que a demandé à mon fis?
Uns povres, uns las, uns mendis
Qui n'a amis en cest païs:
Bien sai qu'en la mer trovés fu,
Dont li est cest orgueils venu? »
Gregoires fu enmi la rue,
Si a bien la dame entendue

Qui l'apele chaitif trové :
Por poi qu'il ne s'en est desvé.
Onques à li mot ne sona ;
Mais à l'enclostre s'en entra
E son abé chaï al pie
Qu'il li a demandé congié.
« Filleul, dist l'abés, ꝙ que monte? »
« Sire, dist-il, molt ai grant honte:
Reproché m'est e devant mis
Que je sui trovés e chaitis,
Ne n'ai ami, ne nuil parent. »
Lors fu li abés molt dolent,
Pleins fu de maltalent e d'ire,
Icele feis ne vost plus dire.
Gregoires fu forment irés,
Sovent demande le congés.
Les bienz fais remenbre e retrait
Que li abés li aveit fait,
Molt le mercie e le enore
Del cuer sospire e des iaus plore.
« Sire, fait-il, por amor Dé,
Donés me congé de bon gré ;
En autre païs vueil aler
Où ge puisse ma honte celer,

Où l'on ne sache qui ge sui ;
Quar grant duel ai e grant ennui
Que l'on m'apele ensi trové
E ge ne sai dont ge fu né :
Si vodrei enfin miaus morir
Qué itiel reproche sofrir. »
« Filleul, dist l'abés, beaus amis,
Dites qui vos a devant mis. »
C'il respondi, par grant dolor,
« Sire, la feme al pecheor,
Qui freres à celui esteit
Qui mis oncles estre deveit ;
Mais ge vei or e sai très bien
Que sis parens ne sui de rien. »
« Amis, dist l'abés, atendés
Tant que les aie araisonés. »
Lors s'en ala, par grant iror,
Vers la maison al pecheor ;
Le pecheor a apelé ;
Gréement li a demandé
Rende li les X mars d'argent
Qu'il li bailla privéement,
Quant garde le mist de l'enfant
E qu'il li mist, en convenant

Que à nuil ome ne desist
Dont l'argent à l'enfés venist ;
E por ce qu'il n'aveit celé
Le secrei qu'aveit comandé ;
Mais por lui esteit reprové
Ice que dust estre celé ,
Rendist li trestot son argent,
Quar il n'en aura jà neient.
A-vos celui enfin dolent,
As piés li chiet hastivement,
« Merci, dist-il, beaus sire chiers,
Ce a fait ma fole moilliers,
Qui je, en conceil, li gehi ;
Car grant folie m'a trahi.
Pardone-le-nos ceste feis,
Por amor Deu, en cui tu creis,
Puis si nos fai ardeir ou pendre
Se de ce nos pués mais reprendre. »
Li bons abés lur pardona
Tot issi, cum il li pria;
Por la parole rechoser
Ne l'en osa plus justiser.
Ariere en la cloistre ala,
Devant sei Gregoire apela ;

Puis si li dist : « or aiés pais,
Car jà parler n'en orrés mais
De la reproche del lignaje
Dont troblés iert vostre coraje ;
Car si vos ai espoenté
Le pecheor e effréé,
Que miaus vodreit ostre honis
Que à nului l'éust mais dis
E dès or m'a en veir promis
Que à nuil ome que seit vis,
Par jué ne par rien que il face,
N'iert mais séu en nule place ;
E as moines d'icest mostier
Ferai-je à toz otreier,
Se Dés te lait vivre après mei,
Que il feront abé de tei. »
Gregoire respont a l'abé :
« Ne l' dites mais, por amor Dé,
Jà ne serai, en nul endreit,
Abés, por se que bel me seit ;
Mais, je te pri, por Deu le grant,
S'aidier me vués ne tant ne quant,
Que me donges que m'ait mestier
Tant que je seie chevalier ;

Car tout a, en chevalerie,
E mon cuer torné e ma vie. »
« Amis, dist-il, gramairés es
E des lettres el doctrinés,
Si te lou-je en vérité
Que tu guerpisses cest pensé.
Moines seiés à cest mostier,
Si ne te chaut à folcier;
Ne prendre or chevalerie
Que molt est mauvaise lor vie. »
C'il li respont: « vos dites bien;
Mais cist pensés est loing del mien,
Quar plus me plaist chevalerie
Que cloistre ne que abaïe;
Ne m'est or venu en talent
E si ne puis laisser nient. »
Li abés respont: « je l'otrei
Mais veirement ce poise mei. »
Doner li a fait garnimenz
E, neporquant, molt fu dolenz.
Quant Gregoires fu chevaliers
Granz fu e larges e pleiniers;
Son bon parein en mercia
E le congié li demanda.

Plore li abés en son cuer,
Quar il ne vosist à nuil fuer
Que cil partist de lui ensi,
Por ce que tant l'aveit norri.
Pria le qu'encor remansist;
Aueir e terre li pramist,
Ensemble o ce mariage
E querre li de grant parage.
Gregoire atant le respont :
« Por cel seignor qui fist le mont,
Jamais nul jor joie n'aurai
De ci à tant que je saurai
De quel lignage fu mis pere
E quele feme fu ma mere. »
Quant li abés cel mot entent,
Si li aporte isnelement
Les tables qu'il ot gardées
Qui el berssuel furent trovees.
Il li tendi e si li dist :
« Qu'il gardast enz e si leisist. »
C'il a fait ce qu'il li rova,
Les letres list que il trova.
Lors a son parein regardé
E mot e mot li a conté :

« Sire, je trois ici escrit,
Se c'est veirs que la letre dit,
D'un enfant enci faire chose,
Merveille est com om faire l'ose;
Car trestot fu en peché nés
E concéus e engendrés,
Car uns suenz oncles l'engendra
E sa tante celui porta.
Molt par fu fis à riche conte,
Mais, por le blasme de la honte,
Ne l'osa pas, sa lasse mere
Qui l'ot éu de son chier frere,
Faire norir ne aleiter,
Ne el païs laisser ester;
Mais, quant nés fu, si l' fist porter
Enz el rivage de la mer
E bien enclore en un tonel
E puis metre en un batel.
D'un paile fu envelopés,
Or e argent i ot assés,
E enpeindre es ondes de mer
E puis en aventure aler.
Mais, ce ne sai-je dire pas,
De quel païs fu icil las,

Ne que par après ce devint
Ne que veie dès iluec tint.
Sire, por Deu, car me mostrés
De qui ce fu, ce vos savés,
Qu'il fu, que devint ou verti ;
Se il fu mors ou il gari ? »
Li abés respont par grant duel :
« S'es-tu méismes, bel filleul,
E le bliaus que as vestu
De cel méismes paile fu,
Qu'encemble o tei fu trové
E l'or ai-je molt bien gardé. »
E-vos Gregoire molt hontos
E très pencis e angoissos.
E dit : « Deu-pere ! que ferai ? »
Li abés dist : « Je te dirai :
Se tu maintiens chevalerie,
L'arme sera en fin perie ;
Mais remain-ci, en cest mostier,
E si ser Deu de ton mestier. »
Gregoire dist : « repos n'aurai
Deci atant que je saurai
De quel lignaje je fu nés
E porquei fu ici getés. »

Quant l'abés ot sa volunté
Por rien ne sera trestorné.
L'or qu'il gardeit li aporta
E devant li presenté l'a ;
Puis si li vait la nef loier
En cui il passera la mer ;
Li abés s'en depart atant.
C'il entre en mer e vait siglant
Enci, cum fortune le meine
Qui or le tient en son demeine ;
Passe la mer, à grant effors,
Naje e sigle vers les pors,
Outre la mer, en un païs,
E li bons venz les a droit mis
En cele encontrée, tot droit,
De quel sa mere dame estoit,
Qui fist metre es ondes de mer,
Por la grant honte eschiver,
Qui de son frere ot éu ;
A icel port est droit venu;
Molt est à Diable abandoné,
Quant el païs l'ot amené,
Que de peché plus le charja
E o sa mere l'ajosta,

En que il rechiet de rechief,
Por faire la colpe plus grief.
Quant Gregoire ist de la barche
Cheval ot bon e forte tarje;
Icil fu tant e bels e genz,
Si li sist bien sis garnimenz,
Que li borjois de la cité
Regardoient por sa biauté,
E uns borjois le herberja
Que richement le conréa.
Gregoire ot oste molt vaillant
Que fist volentiers son talant.
Il iert de bel contenement
E de grant ferté de talent,
Que l'ostes n'osa demander
Qui il esteit, ne tant paier
Que solement li demandast
Dont il venist ne où alast.
Gregoire à l'oste demandé a
En cel païs se guerre a
Qui nuil sodeier retenist?
Li ostes respondi e dist :
« De guerre avons sovent tiel fais
Que estre ne poons en pais,

Dont nos a à povreté trais
E si honis e si desfais
Que n'a remés en cest viron
Ne beuf, ne vache, ne maison,
Ne borc, ne vile, ne cité,
Fors sol ceste nostre ferté
Qui ne pot par force estre prise,
Ne par assaut estre conquise. »
Lors respont Gregoire : « que fait
Cist vostre cuens qu'a chef n'en trait? »
Li ostes dit : « Il ne nos vait
Si bien, que nuil seignor i ait,
Ci a fors sol une pucelle
Qui molt est avenans e belle;
Elle n'a frere ne seror,
Onques ne vost prendre seignor;
Uns molt riches dux la requist
E aveir, se prendre la vosist,
E, por ce que ele ne l' prent,
Si nos guerite molt sovent,
E se madame vos véeit
Molt volentiers vos retendreit. »
Lors respont Gregoire li ber :
« Coment porrai o li parler? »

Il li a dit : « J'en parlerai
Deman al jor, quant la verrai ;
Vos monstrerai à la contesse ,
Quant nos voudrons oïr la messe. »
Quant Gregoire son oste entent,
Mercia-le molt docement ,
E si li promet bon luer
Se Dés li done à gaaigner.
Tot son herneis li a livré ,
E a en sa male enfermé
Les tables , puis retint o sei
La clef qui garde son conrei.
Par matinet, quant Dés ce done
Que la cloche del mostier sone ,
Gregoire l'ot bien e entent,
Si s'aparaile isnelement
E son oste fist sus lever,
Quar o sei le voloit mener.
C'il ne s'en fai pas trop prier,
Quar mestier a de gaaigneer.
Quant Gregoire entre en l'iglise
U la contesse ot le servise ,
Devant le crucefiz s'areste ,
Puis si dreça à mont sa teste ,

Enclina li parfondement,
Puis salua docement,
Comme cil qui esteit senez
E de letres bien doctrinez.
Tuit esgardeient son gent cors
E cil dedenz e cil de fors,
En sor que tot sa lasse mere
Qui l'aveit éu de son frere,
E le bliaut qu'il a vestu
Bien le paile a conéu,
Si ne fust por solement tant
Que plusor paile son semblant.
La mere veit illeuc son fil,
Mais ne siet pas que ce seit il.
Gregoire sovent la regarde;
Mais ne se done nule garde,
Ne tant ne quant ne se mescreit,
Que la dame sa mere seit.
Anceis que l'uns l'autre conoisse,
Lur avendra molt grant angoisse.

Puis que la messe fu fenie,
Si bons ostes pas ne s'oblie;
Le seneschal en apela
E son chevalier li monstra.

Quant ot al seneschal parlé
Ensemble o sei l'a enmené,
A la contesse l'acointa
E le tint cher e enora.
Bones sodées li promist
S'il remanet, e il li dist :
« Qu'o lui remandra un estage. »
Ele fu lée en son corage;
Petit se conoissent andui :
Ne la conois ne ele lui.
Or est remés li sodéers
Entre les autres chevaliers.
Par la cité vont les noveles,
As chevaliers e as puceles,
Que uns sodéers est venduz :
Onques plus biaus ne fu veuz,
Se contoit-on en la cité,
Un damoisel de sa biauté.
A son ostel vont maintenant,
Por lui veir, petit e grant.
Ne demora geires après,
Que recomança tot adès
La guerre à ceaulz de la cité
Qui longement lur a duré.

Un jor que li dux repaira,
Molt ot grant gent, si aseja
La cité e tendi ses tentes
Entor les murs, beles e gentes.
Li chevaliers qui dedenz erent
Sens cri e sens noise s'armerent,
Les portes firent fermer tost,
Molt redotoient la grand ost.
Quant armé furent par leisir
Une porte firent ovrir.
Lur escheles ont ajostées
E lur batailes bien formées.
A celz de ost se copleront,
Jamais poi el ne pasceront.
Trestuit communement senz faile
Chevauchent verz l'ost à bataile.
Grigoire est el front devant,
Destrier a bon e bien corant;
Davant les autres s'abandone,
Por joster as autres esperone.
Sis haumes fu clers e luisans,
Estreit lacez a forz pendanz,
Haubert ot bon e lance forte,
E li cheval molt bien l'enporte;

Espée ot bone bien trenchant,
En tot l'oste n'ot si vailant;
E chauces de fer e esperons
Por fermement les botons,
Molt resemble bien chevalier.
Des rens s'en ist trestot premier,
Vers ceaus de l'ost fist une pointe,
Premiers en volt aver la jointe.
E-vos atant l'ost estormie,
Doncs monta la chevalerie;
Un petit d'ore sont armé
Li uns à l'autres sont josté.
Gregoire fiert le premerain
Del cheval l'abati el plain,
Ne li valut escuz ne broine
Quar de la mort n'i ot essoine.
Idoncs asemblent lur conreiz
Ferrement e bien estreiz;
Vait Gregoire les suens tenir,
Ne les lait guaires départir.
Esperonant vient al gravier,
Assez en a fait trebucher,
Ceaulz qu'il consut a fait verser,
N'ont puis talant de remonter.

La sue genz molt bien le fait,
Il lur dist que nulz ne s'esmait :
Molt par ont de lui bon confort,
N'i a que lui se descort.
Li dux qui l'ost ot à garder
Fait molt sa gent desconforter,
Por celui qui molt les greveit ;
Quar negun des suenz n'espargneit,
Ne il ne pöent contre lui
Aver defense ne refui.
Un poi les fait arieres traire,
Quant veit que plus ne porra faire,
Tost les fait à sei relier
Por sa bataile repareiler.
Estreitement les meine guie,
Bien restabli sa compaignie,
L'en siet mais eschaper uns piez
Que tuit ne séient décopez.
Quant Gregoire a le duc véu
Qu'ensi chevauche de vertu,
A ceauz de l'ost a demandé,
Quar molt le veit bien atorné,
Qui ce esteit ; l'on li dist tost
Qui c'esteit li maistre de l'ost.

Quant Gregoire l'a entendu,
Lez e joiant forment en fu,
Son cheval broche cele part,
Trait-se vers lui, molt li est tart
Qu'il ait josté ensemble o lui,
Doncs s'entrecrient ambedui;
Semprès seront as coups partir,
Porpensent sei de bien ferir.
Li duc s'enpasse belement,
Les rens issi corteisement,
Des esperrons point le cheval;
Mais il li torna à grant mal.
El chastel porte son escu,
Sa lance el feutre tendu,
S'escrie : « Dan chevalier,
Pernez l'escu, vos est mestier,
E pensez or del bien deffendre,
Por fol venistes hui enprendre
Contre mei, en champ de bataile :
Miaulz vos venist estre sanz faile
En chambres, o la vostre dame;
Quar, quant verrà la par some
Que vos de mei departirez,
Je cuit que vos repentirez

Qu'avez laisé le noblier,
Les chambres por le torneier. »
Gregoires entent la menace,
Fierement l'escu enbrace,
Treit contre lui à grant poissance,
Point le cheval, brandi la lance,
De tot laissent le ranponer,
Granz coups se vont entredoner.
De grant air se antrequierent,
Des lances redes s'entreflerent,
E li ducs a Gregoire feru
Desoz la bocle de l'escu.
Parmi s'entrespasse dehors;
Mais ne l'adesa pas el cors :
Bien crei, si el cors l'atensist
Que del cheval mort l'abatist;
Mais à cel coups s'est bien tenus
Que primes n'i est abatus.
Si suens coups n'ala pas envain,
Quar un petit baissa sa main,
A descovert desor l'escu,
L'a de la destre part feru;
La maille del haubert faucé
Parmi le flanc l'a trespercé.

Toz fu coverz de sanc li dus
E del cheval abatuz jus.
Quant Gregoire le vit à terre,
S'il en fu lez, n'estuet pas querre;
L'espée traït, sor lui s'areste
Qu'il li volt couper la teste.
Après estut sor son cheval
E regarda le duc aval,
E veit que il pas ne se muet;
Porpensa sei que bien l'enpuet
Porter el chastel à sa gent.
Au nasel de l'haume le prent,
Sor le col del cheval l'enporte,
Poignant envait dreit à la porte.
Li dux esvanoïz del sanc
Qui li isseït parmi le flanc
Si faitement, que pas ne sot
Coment Gregoire l'enportot.
Quant cil de l'ost ont ce véu
Qui il ont le duc abatu,
Quar, veiant toz, en a porté
Le duc o sei en la cité,
A la rescosse poingnent tuit;
Mais Gregoire forment s'enfuit

E le baron que il enporte;
Atant se mis dedenz la porte,
A mont s'envait dreit al palaiz,
Iluec a deschargié son faiz.
A bones gardes l'a livré,
Puis si s'en est ariers torné;
Quar cil de l'ost erent entré,
Ensemble e elz, en la cité.
A dreite force, à maltalent,
Molt les menéont malement,
Toz les destrenchoent à fais :
Là i éust molt mauvais plais.
Quar iaulz aveient sus chacés
Jusque d'avant le maistre sez,
Bientost préissent le dragon;
Quant Gregoire, à esperon
Lur vint poignant, que lur escrie :
« Tornez, baron, ne dotez mie. »
Entr'els se met e forment jure,
Torné sont à desconfiture,
Par la force des chevaliers
Qui retornerent volentiers.
S'est mis Gregoire en la bataille
E trait l'espée qui bien taille;

Qui il consut en l'elm en son
Tot le porfent jusqu'el menton.
D'icel trait perdi des suens
Gregoire XX chevaliers boens
E de ceauz de l'ost i ot cent
Ocis à merveillos torment.
Quant cil de l'ost veient ce bien
Que lur force n'i vaudra rien,
A lur recet s'en sont alé ;
Puis ont celz del chastel mandé
Que il seient trestuit en pais,
Que gerreier ne poent mais ;
Atant ont defíné la guerre,
A mis en paiz tote la terre.
Li dux méismes a conté,
Les faiz Gregoire e sa bonté ;
Trestuit dient par la cité
Que molt a en lui grant bonté.
Li citéan forment l'énorent,
Petit e grant véeir le corent,
Trestuit dient comunement
Quonques home de son jovent
Ne fu de plus gente valor,
Ne miauz déust estre seignor

D'un grant païs o d'un conté,
E que, se il venist à gré,
Que lur dame se mariast,
S'ele l' préist, bien espleitast.
Tant fu la parole menée,
Que devant la dame est alée;
Cele parole otreia
E dist que s'en conseilera
E les barons de son païs,
Puis fera ce que l'en iert vis.
Lores fu Déables angoisos,
Quant ce oï, e molt joios,
De l'ajoster molt se pena;
Quar premeirement ajosta
Le frere e la seror ensemble;
Bon porchaz fera, ce li semble,
S'ajoster puet, par nul espleit,
Que le filz à la mere seit
E que le prenge en mariage.
Molt les en met en bon corage,
Molt s'entremet d'elz atraire
Por la soe volenté faire.

Pris fu li dux, e sa meisnée
Fu molt por lui desconseillée.

En la sele fu desarmez
E devant la dame amenez.
Quant li dux fu devant la dame,
Il ot el cuer d'amor la flame.
« Dame, dist-il, gardez mei bien,
Quar je vos aim sor tote rien.
Lez sui de ce que vos m'avez
E, se vos prendre me volez
E de mei volez seignor faire,
Ne vos puet venir énor maire;
Car X contes de haut parage
Nos ferunt tuit par mei homage. »
Quant la dame ot ce e entent,
Jure e afiche fierement
Que jà mais n'istra de prison
Tresque aura baillé la renson;
C. chevaliers bons e provez
E d'or mil mars très bien pesez
E de X contes les contez
E les ostages bien serrez,
Que guerre mais ne li movra
Ne à feme ne la prendra.
Quant li dux ot le convenant,
Voille n'en voille, son créant

Li a tot porchacié e fait ;
Après en sa terre s'en vait.
Dès iluec n'ot qu'un poi de tens,
Qu'à Gregoire vint en porpens
Querre ireit chevalerie,
Quar iluec ne gaaignot mie.
A la contesse ala parler
E ses sodées demander.
La dame fu de fier corage,
Bon conseil en prist, come sage,
E ot en secrei l' seneschal,
Qu'ele donra à cel vassal
Que tant les a bien secoruz
E lur enemis confonduz ?
Icel conseil qui est tenuz
Est le Déables enbatuz
Qui de peché les amoneste
E de mal faire les apreste.
Dient li tuit communement
Que le retienge léement
E si le prenge à seignor,
Quar ele ne pot aveir meilor
De hardement ne de poer,
Ne de bonté ne de saveir.

Tant s'est Déables entremis
Que la mere a son enfant pris.
Quant orent definé lur plait
E noces e grant joie fait,
Gregoire ot en sa baillie
Terres e autre manentie,
E ot receü o ses omages,
E es chastels mises ses gardes,
Par trestot fu aséurez,
Sire e cuens de tot clamez,
Un jor à son ostel ala
O de primes se herberja,
Chés le borgeis o primes vint
Qui à la guerre le retint.
Là o sa male comanda,
Les tables prist, si enporta,
Les IIII mars d'or li dona,
E tot l'argent qu'il li laissa.
Bien a les tables rescosées,
Ne furent à home monstrées.
Sus en la sele s'est repairé,
Par tot a quis e recerché
Un lue secré o les musast.
O saveir se il le trovast

Assez a quis celéement :
Mais n'en vit nul à son talent,
Fors une nuit après soper
Que en la chambre veust aler,
Un cien chamberlein apela,
A la chambre privée ala ;
Quant iluec ot fait son afaire,
E metre se volst el repaire,
Un poi garda ariere sei
E vit iluec un lue secrei.
List i les tables e laissa
E après ce acostuma
Que chascun jor alot véeir
Celes ierent e savéier
S'aucuns ne fust qui les remuast,
De qui son secrei i trovast.
E encor acostuma plus,
Tant com il puet le tint en us,
Que, tant com il les véeit,
Ploreit des oilz e duel faiseit,
Por le peché e por la rage
Que nez esteit de tiel lignage.
Sovente feiz ilueques vint
E tant cele chose maintint,

Q'une dancele l'aparsut
Qui maistre-chambriere fut.
Quant el le vit les oilz larmer,
Un jor comence à penser
E creint que aucun mal talent
Ne fust montez repostement
Entre sa dame e son seignor
Dont il remembrast la dolor.
Tot dreit à sa dame en ala,
Corteisement li demanda
Se entre lui e son seignor
Aveit mal talant ne iror?
La gentilz dame li respont :
« Certes ne quit qu'il seit el mont
Qui les deliz, ne les dosors,
Ne les joies, ne les amors
Poüst jà mais conter ne dire
Que vers mei maintient mis sire ;
Mais en la toé fei me di
Porquoi le me demandes si ? »
Cele li comence à dire :
« Ce sache Dex, li nostre-sire,
Chascun jor vei le conte entrer
En cele chambre sans nuil per ;

Jà n'i entrera si joios
Qu'il ne s'en isse angoisos,
E por ce ai-je grant dotance
Qu'entre vos deus n'ait mescréance.
Ele respont : « Cortoise amie,
Molt porpensastes grant folie,
Quar jà n'aura descorde un jor
Entre mei e mon cher seignor;
Mais or issez hors, damiseles,
Petites franches e anceles,
Si vos alez esbaneier
Là hors en cel palais plenier. »
Celes ont fait tost son comant,
De la chambre issent maintenant.
La dame en la chambre ala,
Par tot a quis e tant cercha
Qu'ele a les tables trovées
Là o li cuens les ot botées.
Quant les trova bien les conut;
A poi de duel que ne morut;
Quar doncs sot bien tote fiance,
E sens nule désesperance,
Qu'enceinte iert de son enfant;
Idons se paume maintenant.

Après en vint al lit corant
U ele vit o son enfant;
Ses cheviauz trait e brait e crie.
Quant la maisnée l'a oïe,
Li seneschals qui molt l'ama
Vint à li, si li demanda :
« Dame, que vos est avenu? »
Ele en plorant a respondu :
« Je n'ai soing de lonc plait tenir;
Faites tost mon seignor venir,
Quar or en dreit i parlerai
E se non mais ne l' veirai. »
Cil fist monter un escuier
Isnelement sor son destrier,
De ci qu'al bois regne ne tire
O Gregoires esteit li sire.
Quant il le vit venir poignant
Encontre vint esperonant;
Si li demande : « Quels noveles? »
E c'il li dist : « Ne gaires beles :
Madame vos demande à besoing,
Ne n'a de demorance soing.
Chevauchez tost, ne demorez,
Si vos ot tost ne parlerez,

Jamais ne parlerez ce quit. »
C'il vousist miauz morir, ce dit,
Que si faite novele oist;
D'angoisse tressue e fermist;
Arière torne le cheval,
Puis ne l' detint ne mont ne val,
Ne puis n'i ot regne sachée
Ne par rue ne par chaucée,
Ainz vint poignant tot à relais,
De ci que devant le palais.
Quant Gregoires à pié descent,
A la voiz de la dame entent,
Anceis que il autre par tor
Parmi la sale s'entrecort,
En la chambre entre qui fu peinte
E vit la dame neire e teinte.
Quant la mere vit son enfant,
Si l'a enbracié maintenant,
Les joies durent longement,
L'acoler e l'enbracement
Que la mere vers son fiz meine,
De ci qu'à none tote pleine.
Quant la chambre fu delivrée,
Li cuens a la dame apelée.

« Dame, fait-il, merveile ai grant
Que malade estes si forment,
Ensi fait-il en tant poi d'ore?
(A bien près que des oilz ne plore)
Encore hui matin, al jor,
N'aviez-vos mal ne dolor;
Or estes jà tote muée
E pale e descolorée.
Dites o vos tient plus grievement?
Molt vos est pris sodéement
E je vei que n'a enferté,
Dont vos aiez le cors grevé. »
Lors respondi la dame franche
Qui del plorer esteit estanche :
« Ceste enfertez est si averse,
Si honie e si desperse
Qu'en terre n'a cele racine
Qui me poüst faire mecine,
Ne jà n'en aurai garison
Ne par herbe ne par poison;
Biaus sire, mis cuers e ma vie,
Dites, si Deus vos benéie,
Ne l' me celez, por amor Dé,
Se vos savez en verité

Dont fustes, qui est vostre pere,
E coment ot non vostre mere? »
Lors s'enbronche li cuens à val,
Ne li respondi bien ne mal;
Quant parler oï del lignage
Troblez en fu en son corage.
Ele li dist : « Que ne parlez ?
Certes por nient le celez. »
Il li respont : « Laissez m'en pais,
Jà mar m'en parlerez jamais ;
Ne l' dirai à feme n'à home,
Por tot l'aver qui est à Rome. »
Quant ce oï la dame franche,
Les tables trai fors de sa manche.
Conéues les a tost li sire,
Doncs ne par siet-il mais que dire ;
Miauz vousist morir en place,
Ne siet que dire ne que face,
Plore des oilz, molt a grant honte.
La dame rapele le conte,
« Certes, fait-ele, je sai bien
(Que de ce ne vaut celer rien)
Que chascun jor solez aler
Là enz vos tables regarder.

Quant dedenz avez lit assez
Ne sei que deit, mais puis plorez.
Merveil mei molt, mais neporquant
De ce larai ore atant;
Mais or vos pri que ne celez,
Par cele fei que me devez,
Por honte de nul autre afaire,
Ne m'en dotez veir à retraire.
De ceste chose est de vos dite
Qui es tables trovai escrite :
Q'une suer vos ot de son frere
E vostre oncles fu vostre pere,
E que en mer fuissez getez
En elle pas que fuissez nez? »
Gregoires veit e entent bien
Que celer ne li monte rien,
Quar la dame a les letres lites
Qui es tables ierent escrites.
« Por amor Deu, fait-il, amie,
Ne recordez tiel felonie;
Ne la deit om sur remenbrer,
Ne de tiel merveile parler.
Sachez que je sui ci pechables
Dont l'estoire est escrite es tables ,

Dont oïssez merveiles e duel. »
Chascuns vousist morir sun voel.
La dame reparole à peine :
« Lasse ! cum dolorose estreine,
Fui née, en cest siecle, de mere ;
Quar primes pechai o mon frere
Tant que de sa char enceintai
Enfant dedenz mei e portai,
E quant il fu nez, en la mer,
Le fis, por mon peché, geter.
Puis n'apartint à mei de rien
S'il ot après e mal e bien,
S'il vesqui à duel e à honte,
S'il morut, je n'en tin conte ;
Or est tant venuz e alez
Li tens, que il est rasemblez
Ensemble o mei par mariage
Cil qui est mis fiz de lignage.
Or sui s'espose e sa mere,
C'il est mi fiz de mon frere,
Tote en sui certe, rien ne dot,
Le veir en ai trové de tot ;
Escrist est els tables l'estoire
Qui me ramente en mémoire,

Que je de mes deux mains escris,
Quant l'enfant en mer geter fis.
Dex de gloire! que devendrai ?
Jà mais nuil jor joie n'aurai :
Certes à merveile me vient
Coment la terre me sostient,
Que ele desoz mei ne font;
Quar onques mais, en tot cest mont,
Ne quit qui fust maléurée
Que tant par fust à mal menée!
Hai! Dex, por quei ne me donas
Que je morusse, en elle pas
Que fu batizée e levée,
Ainz que eusse tiel destinée?
La dolor e la male vie
O ai toz jors esté norie,
Bien quit ce que se dons morusse
A cel terme, que sauve fusse;
Se je C. anz déusse vivre
Ne quit que je en fusse delivre,
Por penitence ne por aumosne,
Ne par negune bone chose. »

La dame ensi se conplaigneit
E Gregoire bien l'entendeit:

Bien sot, por veir, en son corage,
Que or conoisseit sun lignage,
E la dame dist : « Ne tamez,
Or pri que vos reconfortez
Selonc ce que avons de tens,
Se nos demenos par grant sens.
Puis que la chose est conéue
Qui de nos deus est avenue,
Gart bien chascuns se prendre en sei
D'amandement aucun conrei.
Mal avons fait, ce nos est vis,
Garderons nos de faire pis;
Pensons huimais de faire bien,
Quar desconforz ne nos vaut rien.
Vers Deu somes nos molt colpable ;
Mais il nos sera merciable,
S'il veit que aions repentance
E cuer de faire penitence,
Selonc la colpe e le peché
Dunt nos avons le col chargé.
Hai ! Déables, fel tiranz,
Cum es crués e sorduanz !
Molt nos quidés aver sorpris
E en tes laiz lacez e mis,

Molt te peines en tote guise
De metre nos en ton servise.
Jamais de mei, se j'ai espace,
N'auras bailie en nule place;
Se je ai fait ta volenté
Ne l'ai à escient ovré.
Mesfaiz me sui de tei servir;
Mais, si Dex me volt consentir,
Onques del mal ne fust si lez
Cum tu del bien seras irez,
E je serai, se Dex m'otreie
Que un sol petit de sens aie. »
Or a li sires si parlé
E dist : « Molt par ai desirré
Que mon lignage conéusse
E de quel parenté je fusse.
Or le conois en itiel guise
Que veirement tot à devise
Conois que vos estes ma mere
E m'espose, suer de mon pere.
Dame, dist-il, or deseurons,
Jamais, je quit, ne nos veirons
De ci qu'al jor de jugement
Que Dex jugera tote gent.

Iluec nos covendra estre
Devant la face al Rei celestre
E doncs nos iert grievement retrait
Si, cum je cuit, nostre mesfait.
En la balance iert pesé
Tot quant nos averons ovré
E bien e mal puis recevron,
Selonc le fait le gueredon.
Tant avons fait que ne crei mie
Que jà s'ert clerz qui ce nos die
Qui jà poissons espeneir,
Ne la penitence sofrir
Del peché dont somes colpable,
Par la poissance del Déable,
Se nos ensi fait le usson
Qu'à escient le felsson.
Or n'i a rien de l'esmaier,
Desesperers n'i a mestier,
Quant Dés nos rapele à sei
E il nos fait si grant otrei
Que conoissom nostre peché
E tote nostre malvazté;
Bien volt que à li retornon,
Si il nos fara bon pardon

S'il veit la bone repentance
E nos de nostre foleiance. »
« Amis, dist-ele, or vei très bien
Que n'avons mestier d'autre rien
Fors de querre e de porchacier
Mecine qui nos ait mestier
E resaner la mortel plaie
Dont chascun de nos molt s'esmaie.
Or vos pri que me doctrinez
Que des Escriptures savez,
A mei dites por bien estruire
Cum faitement me dei deduire;
En quel guise en semblant
Me contendrai d'ore en avant. »
« Ma bele mere, en ta maison
Fai de ton cors afliccion,
De jeuner, de Deus prier
E de tes saumes versilier,
E si te tien en chastée
Trestoz les jors de ton haée;
La haire vest enprès ton cors
E les beles pailes dehors.
Les fameilous fai saoler,
Les nuz vestir e conréer,

Morz seveilir e enterrer
E les nuz vestir e chaucier,
Moines, hermites visiter
E eiglises faire fonder;
Quar quant li jugemens vendra
E chascuns sa raison rendra
E sera fait li parlement
Del bien e del mal ensement,
Que ne seit la balance igaus
Mais que li biens traie les maus;
Je menrai autresi mon cors,
Si m'en irai del regne hors. »
Endementrés que il ce dit,
Toz ses garnimanz a jus mist;
Puis se vesti de povres dras
E si se mist de haut en bas.
Si cun vers la meinenuit vint,
Onques de rien conte ne tint;
Mais, à la lei de mendiant,
S'en est alez al coc chantant.
De la chambre ist qui fu sa mere
E del palaiz qui fu son pere:
Molt a grant duel e grant pité,
Qui ensi s'en vait eissellé;

Mais grant confort li a doné
Ce qu'il le fait por amor Dé.
Del cuer li issent li sospir,
Quar ne se pot pas abstenir.
A grant espleit fuiant s'en vait,
La terre regarde qu'il lait;
Sovent li membre de s'espose,
Qui remaint triste e angoisose,
Por son peché e por sa honte
E por pité qu'il a del conte.
Hastivement passa la terre
Dont il osta jadiz la guerre,
Qui à toz ses ancessors fu,
E il méismes cuens en fu;
Or guerpit tot, e si s'enfuit
Là o fortune le conduit.

Tant a erré que à la mer
Vint al tierz jor; volst la passer,
Al port droit vint à la vesprer;
Mais ne ni puet maison trover,
Fors la maison d'un pecheor
Qui molt saveit petit d'énor.
Gregoire vint al marinant,
Si li pria, por Deu le grant,

Qu'en son ostel le herberjast
E que fors gesir ne l' laissast :
Que Dex l'en rendist guerredon,
Consente le en sa maison.
Li pescherres li demanda,
Quelz home il iert? C'il li conta :
« Que il nus penéanz esteit
E, por grant mal que fait aveit
Si l'estoveit ensi aler
Sa destinée demener. »
C'il le comence à gaber
E vers sa feme à regarder.
« Hai! fait-il, cum il est gras
E blans e tendres sor les dras;
Il n'a gaires qu'il fu chauciez,
Molt a tendres e blans les piez.
Bien resemble marchaant
Qu'autrui aveir vait espiant;
Il ne ierra en ma maison,
Par la barbe que ai el menton :
N'aureie anuit paiz ne repos,
Se il giseit dedenz mon clos. »
Gregoire n'ot pas cel penser,
Del ostel ist, volst s'en aler,

E si li vint forment à gré
Ce que il l'ot si devilé.
Quant la dame l'en veit aler
Si comença molt à plorer.
« Sire, dist-ele, n'a maison
A grant piece se ceste non
E si comence à vesperer ;
Il ne set mais quel part aler,
Quant por Deu te fai le reclaim,
Fai le gesir sor cel estraim ,
De lez tes rez le laisse aval :
Assez l'estuet s'ofrir grant mal.
Ne l' devez pas por vil tenir
Porce s'il volt espenéir
Son peché e sa forfaiture ;
E de pardon est ce dreiture
Que il face bien volentiers
E si li est molt granz mestiers,
Quant Dex li a le bien presté
Que il en face grant bonté. »
Tant l'a enchaucié sa moilier
Qu'il l'otreia à herbergier.
Ele corut, si l'apela,
E il volentiers retorna.

N'osa pas vers le fue venir,
En un angle se vait tapir.
Il l'i fist son lit de rosel
Qui povres fu e sens drapel.
Idons s'asist Gregoires jus,
Ne li demande mains ne plus.
Après, quant il fu à vespré,
E li ostes ot aprèsté
E son soper e son mangier;
Lors si li pria sa moilier
Que face son oste venir,
Puis qu'ele le fist retenir,
E si le face o sei soper
E un petit al feu chaufer;
Que Dex bon guerredon l'en rende
E tot son cors de mal defende.
E ele li prie docement,
Il li otreie si faitement.
Ele vait sus, si l'apela,
L'aigue à ses mains li dona,
Après del feu séir le fist;
Une bele toaille prist
Si l'entendi en un bel lue
Bien près de lui e près del fue;

A son soper le servi bel
E del peisson e del gastel
E li dona de son bon vin
Trestuit raze un mazelin.
Gregoires veit son bel servise,
E que molt s'en est entremise,
Del bon corage la mercie
E si li dist : « Ma chiere amie,
N'ai soing de si faite viande,
Quar mi cors autre me demande ;
Penéanz sui, n'est pas raisons
Que gost de vin ne de peissons :
Se tu me veus faire bonté,
Si me done, par charité,
De ton pain d'orge un petitet
E de l'eigue en un vaisselet. »
Dons le regarde le pecherre :
« Hai ! fait-il, cum es tricherre,
Si or n'i aveit se tei non,
Tu manjeroies tot le peisson,
De chief en chief jusqu'en l'areste,
Par les dous oilz de ceste teste
E si bevreiés un sestier
Del meilor vin de mon celier. »

Gregoires à à son oste dit :
« Trop par avez encor poi dit ;
Assez sui-je grant masse pire
Que ne vos oï encore dire. »
La dame veit de son seignor
Que, por pitié ne por énor,
Néis por Deu, ne s'amesure
De lui dire si grant laidure.
De son seignor sot la maniere,
Bien conois son cors e sa chiere
E seit que fel est e culvert
E molt het presse en son ostel.
« Sire, fait-ele, ce que monte
Molt en poez aver grant honte,
Que tant par amez à tencer,
E povres à contrelier.
Gardez dedenz vostre maison
Que ne li diez se bien non
Entruès que vienge au matin ,
E puis se tendra son chemin ;
Quant alez s'en iert une feiz
Jà plus ici mais ne l' verrez.
S'il ne volt del peisson goster,
Que avez de ce à parler ?

Quant il rien quiert ne rien demande,
En lue de ce, autre viande
Qui vos griet de rien atorner
Ce que vos estusse acheter?
S'il ne beit vin, que vos en chaut,
Quant la fontaine mielz li vaut
E plus li vient à son talent?
Quant ne vos coste de neient
Sofrez que il assez en ait
E si n'en faites si grant plait.
Quant vos en lui ne perdez rien,
Consentez le, si ferez bien :
Demain, quant de ci partira,
Rien del vostre n'enportera. »
Li pecherre, que qu'ele die,
Ne pot celer sa felonie ;
A Gregoire s'est retorné,
Vers lui a de mal cuer parlé.
« Sire, fait-il, molt me merveil
Que n'avez pris autre conseil
Jà de vostre vie demener,
Que longes per païs aler
Fait molt tost resembler truant,
E bien prodome e bien vaillant

Se il meine longes tel vie
Asez est qui en dit la folie
E nos veons adès sovent
Que ne pot mie longement ;
En tot l'oï home converser
Que ne l'estuesse eschaufer
E resentir, al chef del tor,
Del fue la force e la chalor.
De vos est poors ensement,
Vos demorez entre la gent
E vos véez lur males veies
E oez lur grief felonies.
Cremé est qu'à chief de fiée
Vostre corage si enchée.
Jà home de si saintisme vie
Ne déust estre d'abaie ;
Mais estre en un hermitage,
O en desert o en boscage. »
Gregoires entent e bien l'oï,
Molt humblement li respondi :
« Dieu sai que dites vérité,
Mais n'ai encore lue trové
Qui me seit venuz en corage
Ne d'abée ne d'ermitage ;

Mais se je alcun lue séusse
O toz solz abiter poïsse
E demener en paiz ma vie,
Ne quéisse autre manentie,
Ne ne quéisse compaignon,
Se Deu solement e ier non. »
« Hai! fait-il, quel je en sai,
En cele mer un tiel en ai,
Là o solé-je aler pescher,
Dedenz un grantdisme rocher.
Je quit que plus de cent anz a
Que home ne feme i entra.
Se je méismes plus n'en sai,
Mais que de loing molt l'esgardai,
Que la roche est ensi crusée
Cum une maison bien ovrée.
Iluec, si vos vient en corage,
Poez trover bon hermitage
E quant lue soltif demandez
Jà mar en serez esgarez ;
Tost i porrez estre chenuz
Ainz que vos i serez séuz.
Jà n'ira home parmi la mer
Qui talent ait d'iluec torner,

Ne par bel tens ne par orage,
Qu'il ne li avenist damage;
E, si vos i pleiseit aler,
Menrai-vos i parmi la mer,
Se Dex me volt ma nef garir,
De mon cors ne poet failir.
Une autre chose vos dirai :
Ce sachez q'unes ferges ai,
Se vos volez bien enferger,
Je l' vos otrei à cel mestier. »
Gregoires respont : « Je l'otrei,
Sire, grez e mercis de mei :
Quant que vos dites molt me plaist. »
Li ostes l'entent, si se taist :
Longement ont entr'elz parlé,
E puis se sont coucher alé.
Gregoires ala al tolel,
Reposa sei sor le rosel;
Ainz qu'il dormist, molt humlement
Repria Deu omnipotent;
Priere fist, affliccions
E dist saumes e oreisons.

Par matinet, quant jor fu cler,
C'il ala sa nef aprester,

Les ferges avoc sei porta,
E Gregoires enprès ala.
De la grant haste que il ot,
Quar le pescherre le astot,
Les tables qui molt ot gardéez
A en la maison obliéez.
A la nef vindrent, enz entrerent
En mer s'enpeintrent, tant siglerent
Que à la roche sont venu
O il esteient esméu.
Quant venu furent al rocher,
N'i ot pas fait grant demorer;
Mais li pescherres li ferma
Les ferges es piez qu'i porta.
Quant ce ot fait, retrait la clef,
Retorner s'en volt à sa nef.
Assez pensa qu'il en fereit
E en quel lue le repondreit.
Ne la volst longement porter,
Veiant lui, la geta en mer,
E puis li dist : « Ensi estez
E en ceste roche manez,
Tant que la clef s'ert trovée
Qu'ici devant vos est getée. »

C'il est remés sans compaignie,
Forment vers Deu s'en humilie
Qui le terriene viande
O sei ne n'a ne ne demande :
Merci crier e Deu prier
Iert son deduit e son mangier.
Joste lui en la pierre dure
Ot un petit de trovéure;
Quant il ploveit, l'aigue colot,
Ce iert trestot quant qu'il usot :
Se fains o seif le destreigneit,
De ce sa vie s'osteneit.
De lui nos reconte l'estoire
Que XVII anz i fu Gregoire;
Onques nuilz home ne l'i sot
Néis icil qui mis li ot.
Li pescherres qui li mena
Une feez ne li regarda;
Quant li failli sa vestéure
La chars remés à la freidure.
Tos les dras qu'il i ot porté
Furent si porri e usé
Que ne l' poeient sol covrir,
Le environ son cors tenir.

Toz nuz, sens dras, o bon corage
Sofri le solail e l'orage :
Coment que il menast sa vie,
De Deu prier pas ne s'oblie
Que une vie li doinst mener
Que à lui se puisse acorder.
Or lerons un poi de Gregoire
Si parlerons de l'Apostoile.
De l'Apostoile bien savez
Que molt est grant la dignitez;
Garde est de la crestienté,
Si a cure, soz Dame-Dé.
Lores avint en cel termine,
Selonc sa volenté devine,
Que ci l'Apostoiles fina.
Grant plaint e grant duel en mena
Tuit li clergié e li autre home
Qui à cel tens ierent à Rome.
Trist e desconforté esteient
De lur pastor que il perdeient.
Le cors de lui molt énorrerent
E richement le conréerent,
Ensi cum costume esteit
E parsone de son endreit,

E, après son enterrement,
Ne demora pas longement
Que tuit li legat s'asemblerent
E le romain clergé manderent,
E les borjeis de la cité,
(Ceauz de greignor autorité)
E les evesques d'environ,
Por faire entr'éauz élection
De cui Apostoile fereient,
Sor cui cele cure metreient.
Un legat ilueques aveit
Qui molt religios esteit;
Quant il furent tuit asemblé
C'il a premiers à tot parlé.
« Seignors, fait-il, véu avez,
L'Apostoiles est deviez
E trespassez de ceste vie,
(Dex li otreit sa conpaignie);
Nos ne poons pas longement
Estre sens bon maintenement,
Quar n'est pas dreiz que seinte-Iglise
Seit sens doctor e sens justise.
Vos estes ici asemblé
En l'énor del crestianté

E querre e eslire pastor
Que dignes seit d'itiel énor;
E Dex le vos doinst si à faire
Que à bon chief en poissons traire,
Que il à sa volenté seit
Que tot governe e tot veit.
Grant est li fais que cil avera
Que sor sei la cure en prendra;
Quar, ce sachez tot veirement,
Si cum Dex fu temporaument
Entre ses XII seinz apostres,
Ensement est li maistre nostres:
Molt le convient estre prodome
Qui est Apostoile de Rome.
Nos qui noms de legat avomes
En lue de XII apostre somes;
Il furent XII e autresi
Somes nos XII legaz ci.
Isi cum Dex fu li tressimes
Si est l'Apostoiles méismes,
De sur nos XII est aposé
E est en lue de Dame-Dé;
Or vos pri toz e vos requier
Que vos m'aidez à Deu prier.

Faisons jeune e oreison
E seions en affliccion ;
Que Dés, por sa pie douçor,
Nos tramete itiel pastor
Que son lue poisse maintenir
E seit dignes de li servir. »
Quant à toz ot ensi parlé
Molt volentiers l'ont craanté ;
Jeunerent e Deu prierent
E molt humlement li requierent
Que il demonstrance lur face
Qui dignes seit d'aver sa grace.
Un jor quant al mostier oroent
E docement Deu apeloent,
Un angele Dex lur enveia
Qui joie lur dist e anonça,
E dist : « Dés vos mande par mei,
(Véu a vostre bone fei)
Que vos envéés tost querre,
U seit par mer, o seit par terre,
Un penéant, sans demorer,
Qui gist en un rochel de mer,
E ci l'apele om Gregoire ;
Deus volt que cil seit Apostoile :

Jà XVII anz i a esté. »
Tant dist e puis s'en est alé.
Trestuit comunement l'oïrent,
A Dame-Deu graces rendirent.
Enès le pas apareilerent,
Par tot le mont cerchent e querent
Truès qu'à un jor, si cum Deu pot
Qui dreite veie les menot,
Qui tote jor orent alé
Travaillé orent e lassé,
Que nuiz les prist en un rivage,
Mestier aveient del harberjage,
Ne poéient maison trover
O il poüssent osteler;
Tant ont par tot avironé,
Que à la par fin ont trové
Le bordel à un pescheor.
Petiz esteit e de mal tor,
A grant peine dedenz entrerent,
Icele nuit s'i ostelerent,
Al pescheor que je vos dis
Qui ot Gregoire el rocher mis.
Quant il se furent herbergé
Por soper ont apareillé;

Li pescherrés en sa maison
Ot molt grant plenté de peisson
Que il aveit pesché le jor ;
Choisir lur rova del meilor.
C'il ont eslit tot le plus chier
E le greignor à lur manger,
E l'oste prient que l'ovrist
E c'il de volenté le fist.
Joios esteit, ce sachez bien ,
Entr'eauz ostes ne perdreit rien.
Le peisson ovre, puis a gardé;
Dedenz l'entraille a trové
La clef des ferges qu'il geta
El fonz de mer là o laissa
Gregoire enfergié el rocher ;
Dons se comence à merveiller
Bien la conut , auques dota ,
Del crestien se porpensa ,
Que merveillos peché aveit
Qui en tiel lue laissé l'aveit ;
Or à primes ne dota rien,
Dés li aveit mostré molt bien
Qu'ore li avait fait trover
La clef qu'aveit geté en mer,



O mal cuer e o felonie,
Porce qui il ne voleit mie
Que cil jamais d'iluec issist,
Miauz voleit qui il l'i morist.
La clef repost, puis a asté
Que le manger a conréé.
Après mangier, quant furent lez
L'oste les a araisonnez.
Demande lur dont il venoient,
O il aloent e que queroient.
C'il li ont conté maintenant,
Qu'il quereient un penéant
Qui est en un roché de mer,
Mais il ne sievent o trover,
Por ce que Dés a comandé
Que il seit à Rome amené
E que en facent Apostoile.
Quant c'il oï nomer Gregoire,
Enès le pas a respondu :
« Seignors, bien estes avenu,
Je quit que ail ci environ,
(Que veir en sache se je non)
Je sols la verité en sai,
Quar je méismes l'i menai

E de ci qu'al rocher le mis ;
Mais ne quit pas qu'il or seit vis ;
Quar plus de XVII anz i a
Que onques puis home n'i ala.
Las ! je qui idons l'i laissai
Tele part puis ne retornai
E li remist toz enfergez
Estreitement par les deus piez.
La clef des ferges fu getée,
Onques puis ne fu trovée,
Véue onques puis ne fu,
Fors que anuit est avenu,
Quant nostre peisson conréai,
La clef en l'entraile trovai. »
Il lur mostra, c'il furent lé ;
Enprès ce si li ont prié
Que il les conduie al rocher
E il li doiront bon luier.
Par matinet, à l'enjornée,
C'il a sa nef apareilée.
Entrent dedenz ; il les mena
Tant qu'al rocher les arriva.
Ainz que sus vousissent monter
Comencerent à apeler,

Saver se il encore vesquist,
O se aucun deanz respondist.
Gregoire qui encore viveit
S'émerveila qui ce esteit.
A lur parole respondi
E dit itant : « Je sui ici. »
C'il furent lez e sus monterent
Le crestien iluec troverent ;
Toz iert chenuz e toz peluz
E de magrece confonduz :
N'avet fors le cuer e les os.
Molt en firent à Deu grant los,
Conté li ont que il quereient,
Cum faitement por lui veneient
E qu'à Rome le desirroient,
Quar molt forment le demandoient.
Gregoire à céauz respondi,
Quant de Rome parler oï :
« Seignors, fait-il, por Deu merci,
E quei m'eschavissez ensi?
Ce dites que molt me desirent
Romain qui onques ne me virent;
Onques uns solz d'eauz ne me vit,
Certes merveiles avez dit.

Por Deu, vos pri, laissez m'ester
Ne vos chaut de mei plus gaber. »
Quant ont oï sa volenté
Li uns d'eauz a à lui parlé
E dist : « Ne vos marissez pas,
Ce que nos dimes n'est pas gas :
Dés a mandé tot veirement
Que seiés garde de sa gent;
Uns angels en fist le message :
Ne devez pas nostre corage
Trobler, contre sa volenté,
Que veirement vos a mandé,
E par le sien comandement
Vos avons quis de longement.
Ce vos disons par vérité
Que por tant vos ont desiré
Tuit cil de Rome clerc e lai ;
Je le vos di que bien le sai
Que ne poez pas refuser
Sens grant peché de là aler. »
Il respont : « Jà ne me moverai,
Quar la clef de celz ferges n'ai
Qui fu en cele mer getée. »
Il li ont la clef aportée ;

Conté li ont cum la troverent;
Les ferges après li osterent,
Volstrent le faire sus lever ;
Mais il ne pot sor piez ester.
Feibles esteit e sens valor,
N'aveit ne force ne vigor ;
Entre lur braz suef le pristrent
Tant que dedenz la nef le mistrent.
Arieres vienent à maison,
Le fue li firent environ.
Quant recéu ot sa vertu,
Des tables li est sovenu
Qui en la maison oblia,
Quant primes al rocher ala.
A ceauz qui mener l'en deveient
Dist por nient s'en penereient,
Que jà d'iluec ne partira
De ci que les tables aura.
C'il ne s'en sievent conseiler,
L'oste comencent à prier
Se il onques les ot véues
Que, por Deu, li fussent rendues.
C'il respondi : « C'onques nes vit. »
Molt sont dolent e de petit.

Gregoire les rova aler
Là o sis liz fu regarder,
N'i aveit chose se fens non,
Lonc tens aveit que la maison
Esteit chanjé iluec endreit,
Querent e gardent à espleit;
Tant ont le fumer reversé
Que les tables i ont trové
Beles e blanches come flor,
Unques jà n'i murent color :
Sauvement ont esté gardées.
Ignelement les ont portées
E presentées à lur maistre;
Lors ne l' poüst nulz home iraistre,
Graces à Dame-Deu rendi
Qui tot le sien li rent issi.
A l'oste prenent le congié
Tant li donent qu'il est tot lé ;
Ensemble o euz lur maistre meinent :
Por lui molt grant joie demeinent.
Tant ont erré qu'à Rome vindrent;
Loerent Deu e joie en firent.
Gregoire descendi à pié,
Si a Deu humlement prié;

A Dame-Deu oreison fist
O lermes o plors e si dist :
« Glorios Deu de majesté,
Que jusque ci m'avez gardé,
Gardez or mais vostre servant,
E faites-en vostre comant;
Donez mei tiel vie tenir
Que seit, Dés, or à ton plaisir.
Que quant vendra al derein jor,
Que li juste e li pecheor
Erent trestot devant ta face
Que tu m'ottroies dont ta grasse. »
Quant il ot l'orison finie
Vaisent ovoec sa compagnie;
Encontre lui trestout issirent
E grant procession i firent.
Pluisors miracles i fist Diex,
Contrais drecher e veir orbex
E parler ceus qui erent mu
E coursoir de par Jesu;
E autre malade pluisour
Furent gari en icel jour.
Contre le sien avenement,
Li fist Diex grant essaucement,

Car tot li saint de la cité
Ont contre lui molt tost souné,
Que onques main nus hom n'i mist,
La cité toute en reconvist
De le gloire de sa venue ;
Il n'i ot ains maison ne rue
Qui ne fust enplie de gent
Qui de lui véir ont talent.
Venu sont à la mestre eglyse
Dont péuisses tot à devise
Oïr molt grant joie e véoir
Ricoises de dras e d'avoir.
Molt hautement l'ont rechéu,
Bien sevent que por lor salu,
Pour essauchier crestienté,
Lor a Diex à pastor douné.
Venu estoient li pluisor
E duc e prince e vavassor ;
Li empereres i estoit
Qui gregnor poesté avoit.
A lui covient, bien le savés,
Quant l'Apostoile est ordenés,
Tant est sa dignités pleniere
Que il l'asiet en la caiere.

Par l'otiement del clergié
E de Dieu qui l'or est nonchié,
Ont fait icel jor Apostoile
De cel bonéuré Gregoire.
Signor, or poés bien entendre
E par cestui example prendre
Comme Diex est misericors
Trèsque on vous lui soit racors.
Ce dist l'Escriture devine
Qui nos done bone doctrine
Que Diex qui de tot est poissans,
A cui nos somes atendans,
Ne viel del pecoor le mort,
Mais que en vie sera mort.
Se hom a longement pechié
Offendu Dieu e corechié,
Qu'il voist à lui e prie merchi
E ait son peché deguerpi,
Il li pardone bonement
E liés est de l'amendement.
Savés cum faitement avint
Au tans que sains Gregoire tint
Le cure des ames del monde,
Se mut une molt riche doune;

La contesse estoit d'Aquitaine,
O bel harnas, o bel compaine,
Talant ot que à Rome ireit,
A l'Apostoile parlereit.
Peccheresse iert à desmesure,
Porce si voleit prendre cure
Que des pechez sei descharjast
E par son conseil amendast.
Seignors, ce fu icele dame;
Dont vos avez oï la fame,
Qui mere esteit celui Gregoire
Que aveient fait Apostoile.
Ele fu sa tante e sa mere,
Fiz fu d'une suer e d'un frere
E après se fu ses mariz.
Mais puis que d'iluec fu partiz
Parler de lui onques n'oï;
Ne siet se mors fu o vesqui.
Por pardon de cel pecché querre
S'esmuet la dame de sa terre
E vint à Rome quant ele pot
Là o ele l'Apostoile sot.
Cum plus tost pot o lui parla,
Humlement merci li cria;

Ne l' conut pas, ne s'estone mie
Cum faitement il est en vie.
Conois sa colpe e son peché
E après l'a, por Deu, prié
Qui li doinst tiel penitence
Que sauve seit sa conscience.
Quant li Apostoiles l'entent
Si sospira parfondement:
Bien sot que ce sa mere esteit,
Que la verté en oïeit
E que Dés li ot amenée
E por lui seit à bien tornée.
« Dame, dist-il, n'avez mais dote,
Dés vos a mise en bone rote,
Dés vos a mise en bone veie
Qui ici en dreit vos enveie.
Vostre fiz sui e vos ma mere;
Bien sai que Dés, li nostre pere,
Nos volst à bone fin mener
Que nos a fait entretrover. »
Quant li dame entent la parole
Tiel léece a, à poi ne vole,
Estreitement ses piez li baise
Molt li grieve que plus se taise;

Que a trestoz n'en a mostrée
La joie que il a trovée ;
De la joie plore e sospire,
Tiel léece a ne siet que dire.
« Dés biaus sire, que devendrai ?
Ce est mes fiz que trové ai,
Le yerai sus, si l' baiserai. »
Après redist : « Pas ne l' ferai,
Molt sui fole quant ce porpens,
Quant sol des piez baiser ai tens,
A mon plaisir, sans nule defens ;
Si je eusse un poï de sens
Déusse-je estre molt lée,
Dés, tant m'avez bien conseilée !
Por benéis qui m'as garie
Por que de joie m'as saisie ;
Quar seiés or fins de ma vie
Morz prenge tei de mei envie. »
La dame ensi dementot,
Ses piez teneit si l's enbraçot.
C'il esteit lez e Deu loot
Qui à bien faire la tornot.
Encor parla la dame avant
E dist : « Deu père tot poissant,

Di ço esmais el tien coment,
M'arme e mon cors, sire, à tei rent.
Sire, frans hom, sers Deu verai,
Conseile mei que je ferai:
Jà mais d'ici ne partirai
Ne de tei ne m'eslongnerai. »
Quant li Apostoiles l'entent
Si la conforte saintement :
Si li plaist molt que ore sent
Que de bien faire a bon talent.
Selonc sa bonne conscience
Li a enjoint penitence
E mist l'a en une maison
E dames de religion.
Onc ne tint conte de requerre
Rente de païs ne de terre;
De servir Deu a bon corage
Tot leit por lui, si fait que sage,
Molt s'est puiz toz tens entremise
De servir Deu en tote guise;
Faire le bien quant ele pot
C'est le deliz que plus li plot.
Des dras de religion prist;
En la maison o il la mist

Tuit li portoent grant enor,
Por la crieme e por l'amor
De l'Apostoile qui l'amot
E qui sovent la revisot.
Iluec demeine seinte vie
Ensemble o cele conpaignie ;
Toz tens puis, tant qu'ele vesquit,
En icel lue espenéit
E deservit, après sa mort,
Aveir el ciel verai confort
E la corone pardurable,
Ensemble o vie esperitable.
Seignors, à itiel fin parviennent
Cil qui à Dame-Deu se tienent.
Oï avez de cest seint home
Qui fu Apostoiles de Rome ;
Cum il demena seinte vie
E cum Déus li fist aïe :
De molt aspre comencement
Avez oï bon finement.
Quant fu en terre molt l'ama
Dés e puis forment l'énora ;
Quant enprès fu fins de sa vie,
L'enmena en sa conpaignie

E est el ciel molt hautement
Coronez pardurablement,
Entre les seinz, à grant énor,
O les confés est confessor.
En Rome ne furent Apostoile
Plus benéuré de Gregoire,
Que, por les granz biens que il firent,
Al ciel corone deservirent
E qui furent seint apelé,
Gregoire est de grant bonté.
C'est uns de ceauz qui chant trova,
Seinte Eglise molt onora.
Il sot forment de l'Escripture,
Si mist s'entente e sa cure.
Ensement furent apelé
Autre plusor bonéuré
Qui furent en Rome Apostoile;
Seint sont e vivent en memoire.
Or prions Deu, nostre seignor,
Que por sa grace e por l'amor
De seint Gregoire, son servant,
A cui Deus fist énor tant grant,
Que ses pechez li pardona,
E, por l'amor de lui, sauva

Son pere e sa mere ensement,
En gloire pardurablement,
Que de nos pechiés nos delivre
E face o sei en gloire vivre,
Qui vit e regne e regnera
In seculorum secula.
Dites *amen*, seignor baron,
Vos qui ci estes environ
Que bons oions avingement
Homes e femes ensement :
E i faut la vie sains Gregoire,
Plus n'en avons en nostre estoire.

FIN.

GLOSSAIRE

GLOSSAIRE

Ce glossaire a été rédigé dans l'unique but de faciliter la lecture du petit poëme qui le précède; il ne faut y chercher ni érudition étymologique, ni profondeur philologique. A l'explication des mots les moins connus nous avons jugé à propos de joindre la correction d'un petit nombre de fautes qui s'étaient glissées dans l'impression de notre texte.

A

ACHAISON. Occasion.

ACISTRENT. Établirent, posèrent. Du verbe ASSEIR. *Assidere.*

ACOUCHIER, ACOUCHIÉS. Être malade, être alité.

ACOUCHIER (L'). L'accouchement.

AFOLER. Détruire, perdre. *Affolare* en basse latinité.

AÏE. Aide.

AIGUE, EIGUE. Eau. *Aqua.*

AISEMENT. Familiarité.

AIS-VOS, A-VOS, ES-VOS, E-VOS. Voici, voilà.

AJOSTER. Unir ensemble, conjoindre.

AMARIE. Remplie d'amertume. D'*Amaricare.*

ANCEIS. Mais.

ANTE. Tante. *Amita.*

APOSTOILES (L'). Le pape.

APRISME (S'). S'approche. d'*Aproximare.*

ARAISONÉS. Questionné, interrogé.

> Li mes *lareisonna*
> Et bel le salua.
>
> F. WOLF. *Uber die lais.* P. 330, v. 13 et 14.

Il faut lire l'*areisonna.*

ARRIVER (L'), pris substan-

tivement. Atterrissage, arrivée au port. *Ad ripam*.

ARME. Ame, vie, esprit.

ATANT. Maintenant, dans ce moment.

AUQUES. Quelque. *Aliquid*.

AUTA DEU, p. 26, v. 1. Lisez : AURA DEU, pria Dieu.

AUTRECI. Semblablement. *Alter similis*.

AVINGEMENT. Événement, fin.

AVOTRES. Enfant illégitime. *Adulterium*.

B

BAILLIE. Puissance, juridiction. *Baillia* en basse latinité.

BANIR. Proclamer le cri de guerre, faire appel à la noblesse pour la défense du suzerain.

BARNÉ. Train, maison d'un roi, réunion de ses vassaux.

> Li rois avait maundé
> Par traitout soun *barné*.
>
> *Le Lai du corn*.
> F. WOLF. *Uber die lais*. P. 338, v. 21-2.

BARRES (JUIER AS). Jouer aux barres. Un des plus anciens divertissements connus.

BER. Baron, seigneur. GRIGOIRES LI BER. Grégoire le preux. P. 54, v. 23.

BERCUEL, BERS, BERSOLET, BERSSOIL. Berceau. On trouve dans la Vie de saint Grégoire ces quatre formes du même mot.

BLESTENJER. Blâmer, insulter.

BLIAUS. Robe, habillement. *Blialdus* en basse latinité.

> Il le leva en haut,
> Wetu fu de un *bliaut*.
>
> F. WOLF. *Ubi supra*. P. 329.

BOCLE. Milieu, ombilic du bouclier. *Buccula*.

BORDEL. Petite maison, cabane.

BOTA. BOTÉ. Du verbe BOTER. Placer, mettre dans. Vieux mot conservé dans le langage populaire sous la forme de BOUTER.

BRAIT. De BRAIRE. Pousser des cris de désespoir.

BROINE. Cuirasse, cotte de maille.

C

Caière. Chaire, chaise. *Cathedra.*
Chaitif, Chetis. Misérable, pauvre, abandonné. *Captivus.*
Chastée. Chasteté.
Chenuz. Chauve.
Citean. Citoyens, habitants d'une ville.
Clergié. P. 97, v. 17. Lisez **Clergie.** Clergé.
Conjoeit. Du verbe **Conjoier.** Jouer, se divertir avec. *Congaudere.*
Conques. P. 35, v. 19. Lisez **C'onques.**
Conréer. Bien traiter. *Curare.*
Conrei (prendre). Prendre soin. *Cura.*
Consut. Frappa. De *Contondere.*
Contrais. Contrefait, estropié.
Conveitie. Outrage. *Convitium.*
Corechié. Courroucé, offensé.
Cotenson (par). P. 30, v. 16. A l'envi l'un de l'autre.
Craanté. Cru, approuvé.
Crèant. Foi, promesse.
Crieme. Crainte, respect.
Cuens. Comte. *Comes.*
Cuitoit. Pressait. Du verbe **Cuiter.** *Cogere.*
Culvert. Méchant, pervers.

D

Dancele. Fille de noble extraction. *Dominicella* et *Domsella* en basse latinité.
Debotot. Repoussait, agitait. Du verbe **Deboter.** *Debotare* en basse latinité.
Deliz. Délices, joies.
Demeine. Pouvoir, puissance. *Dominium.*
Dementer. S'évanouir, perdre connaissance. De *Dementire.*
Deparles. Du verbe **Deparler** ou **Deparoler.** Médire.
Depeuplée. Dépopularisée.
Deschaus. Sans chaussures.
Desconfort. Désespoir, tristesse.

DESDUIT. Propos amusant, divertissement.

Qui harpe ne viele,
Ne *deduit* de pucele
Ne sereine de mer
N'est tele à escouter.

LE LAI DU CORN. *Ubi supra*, p. 329, v. 3 et suiv.

DESEURONS. Du verbe DESEURER. Se séparer.

DESMESURE. Excès.

DESTRAIT. Peine, embarras.

DESVÉ. Fou, hors de sens. *Deviatus*.

DEVIA, Mourut.

DEVILÉ. Avili, abaissé.

DEVISÉ. Dit, annoncé.

DOLOSER. Se livrer à la douleur. Mot regrettable.

DOMNE. Dame. *Domna* en basse latinité.

DOSORS. Douceurs, prévenances.

DRAGON, p. 64, v. 15. Lisez DOIGNON. Donjon.

DRAPEL, drap de lit.

DRAS. Linge, vêtements.

DUEL. Peiné, deuil. De *Dolere*.

E

EISSAMPLE. Forme orthographique peu commune. Exemple, *exemplum*. On lit dans le manuscrit de l'Arsenal : *Exemple*.

EISSELLÉ. Exilé.

ELM. Heaume. (EN L'ELM EN SON.) P. 65, v. 1. Au sommet du casque.

EMBATUZ (S'EST). Du verbe pr. S'EMBATTRE. Pénétrer, s'avancer.

ENBREVÉ. Empreint, étendu. *Imbutus*.

ENBRONCHE (S'). Du verbe S'ENBRONCHER. Se dérober, se cacher. *Adumbrare*.

ENCEINTAI. D'ENCEINTER. Concevoir, devenir grosse. *Incingere*.

ENCHAUCIÉ. Persécuté, tourmenté.

ENDEMENTRÈS. En même temps, pendant que.

EN-ELE-PAS. A l'instant.

ENGGOISSÉ. Tourmenté, persécuté. D'*Angustare*.

ÉNELAINT. Soupire, geint. D'*Anhelare*.

ENFERGER. Mettre des liens aux pieds. Mot conservé dans le langage de Touraine. *Enferger un cheval*.

ENFERTÉ. Maladie.

ENPEINSTRENT. Poussèrent au large. Du verbe **ENPEINDRE.** *Impingere.*

ENSEMENT. Conjointement, ensemble.

ERRAUMENT. Aussitôt, incontinent.

ERRE. Train, équipage.

ES. P. 107, v. 18. Lisez **LES.**

ESBANEIER. Se divertir.

ESCHAVISSEZ. Trompez.

ESCHIVER. Esquiver, éviter.

ESMAIER (L'). L'étonnement. De *Mirari.*

ESMERÉ. Pur, de bon aloi. Du verbe *Exmerare.*

ESPÉNÉIR. Expier.

ESPERIT (S'). Reprit ses esprits, revint à soi. De *Spirare.*

ESPLEIT. Travail fructueux, profit.

ESPLEITAT. D'**ESPLEITER.** Travailler, agir.

ESPONDES. Bords, bordage d'un bateau.

ESPOSE (De S'). De son épouse. P. 85, v. 7.

ESSAUCIER. Bâtir, élever. *Exaltare.*

ESSOINE. Excuse.

ESTANCHE. Épuisée, tarie.

ESTER. Rester, se tenir.

ESTRAIM. Paille. *Stramen.*

ESTORMIE. Troublée, alarmée. D'*Exturbare.*

ESTOUS. Étourdi, fou. *Stultus.*

ESTREINE. Présent, don.

F

FAILLE (SANZ). Assurément.

> Li rois de Cornewailo
> En vont beiure *sanz faile.*
>
> F. WOLF. *Ubi supra*, p. 337, v. 24-5.

FAITEMENT. Heureusement, à point.

FAMEILOUS. Qui a faim. *Famelicus.*

FÉELS. Méchant, violent. *Felo* en provençal.

FEIT. P. 6, v. 15. Le *t* est mis ici pour la rime. Foi, fidélité. *Fides.* Ce mot a été conservé dans le langage populaire de Touraine. *Ma grand'fei, par ma fei.*

FERGES. Chaînes, liens fermant à clef. On appelle encore en Touraine *Enfarges* les liens fixés aux jambes de devant des animaux que l'on laisse pacager sans gardien.

*

FERTÉ. Château fort, place fortifiée. *Firmitas.*
FI. Foi, vérité. DE FI. Certainement, véritablement.
FIÉE. Fois. A CHIEF DE FIÉE. P. 92, v. 13. A la fin.
FIÉS. Fiefs. Borel a bien entendu ce mot.
FOLCIER. Extravaguer, faire des folies.
FOLIANCE. Folie, débauche.
FRANCHE. Noble d'origine, libre.
FUÉ. Feu.

G

GABER. Se moquer, railler.
GARIR. Garantir, préserver.
GAS. Moquerie, plaisanterie.
GASTEL. Gâteau.
GEHI, de GEHIR. Avouer, confesser une faute.
GEIREIER. GUERREIER. Faire la guerre.
GRAMAIRÉS. Instruit dans les lettres. *Grammaticus* en basse latinité.
GREIGNOR. Plus grand.
GRIÈS. Tourmenté, incommodé. *Gravatus.*
GUEREDON. Récompense. *Selonc le fait le gueredon.* Proverbe.
GUERPIMES. Du verbe GUERPIR. Abandonner, perdre.

H

HAÉE, HÉE. Age. *Œtas.*
HARDEMENT. Courage, audace.
HARNAS. Train, équipage.
HERBERJA. Logea.
HONTAGE. Affront, déshonneur.
HUÈS. Profit, gain.
HUIMAIS. A l'instant, aujourd'hui. *Hodie.*
HUMLEMENT. Humblement.

I

IAUS. Yeux.
IRÉS. Irrité, mis en colère. *Iratus.*
ISNELEMENT. Promptement. P. 108, v. 12. IGNELEMENT. Lisez ISNELEMENT.
ISNELS. Agile, prompt.
ITANT. Ainsi, aussitôt. *Ita.*

J

Jointe. Rencontre.

Jorner. Passer une journée, s'absenter pendant un jour.

Jovante. Jovent. P. 65, v. 22. Jeunesse. *Joventa* en basse latinité.

L

Laidure. Outrage.

Lasse. Adj. **las**, **lasse**. Malheureux, malheureuse. Se prend aussi adverbialement dans le sens de Hélas !

Lee. Joyeuse, contente. *Lœta*.

Léece. Joie. *Lœtitia*.

Leu. Lieu, occurence. *Locus*.

Lez. Joyeux, content. *Lœtus*.

Lou-je. Le sens est : Je te loue, en vérité, si tu quittes cette pensée.

Luer, **Luier**. P. 104, v. 18. Récompense, salaire.

M

Maire. Plus grand. *Major*.

Maisnée. Maison, famille.

Malvasté. Méchanceté.

Mananz. Homme établi, riche; propriétaire roturier.

Manentie. Biens, richesses.

Mar. Malheureusement, à la male heure. *Mala hora*.

Mar vit. P. 4, v. 9. Lisez **Marvit**. Tourna à mal, fit fausse route. De *Male viare*.

Marchaant. Rôdeur, marchand ambulant.

Marinant. Homme de mer. Marinier.

Marissez. De **Marir**. Se chagriner.

Matinet. Matin, la première heure du jour. Mot regrettable.

Mazelin. Vase à boire. Radical **Madre**.

Membre. Se souvient.

Mes. Messager.
Meschins. Petit garçon. *Meschinus* en basse latinité.
Mescréance. Mésintelligence, brouille.
Moillier. Femme, épouse. *Mulier.*
Molt, Mult, Mut. Beaucoup. *Multum.*
Mont. Monde. *Mundus.*
Muée Changée. *Mutata.*

N

Nagié. Du verbe **Nagier.** Ramer, conduire un bateau. *Navigare.*
Negun. Aucun.
Neporquant. Néanmoins.
N'i ot. P. 20, v. 8. Lisez **N'ot.**
Noblier. Le manoir, le château. *Nobilitas* pris dans le sens de *feudum nobile.*

O

Orbex. Aveugles.
Otiement. Permission, consentement.
Otreier. Octroyer, accorder.

P

Paile. Vêtement, manteau. *Pallium.*
Parer. Parler, converser.
Pars. Livre élémentaire à l'usage des enfants.
Penéanz. Pénitent. *Pœnitens.*
Per. Semblable.
Percherist. Aime tendrement. Du verbe **Percherir.** Mot que l'on a tort de ne plus employer.
Pesance. Douleur profonde, accablement. De *Pondus.*
Pescheors. P. 34, v. 5. Lisez **Peschéors.** Même faute, p. 37, v. 19 et 24.

Ce mot PECHÉOR et PECHERES signifie, dans tout le poëme, tantôt pécheur, tantôt pêcheur.
PETITET. Plus petit, moins que petit. Diminutif regrettable.
PILOTE. Pelotte, balle.
PIRE, MASSE-PIRE. Encore pire. Remarquable emploi du mot MASSE comme augmentatif.
PITÉ. Pitié.
PLAIT. Moyen, résolution.
PLANTÉ. Abondance.
POIGNANT. Du verbe POINDRE. Piquer. *Pungere.*
PORCHAZ. Dessein, entreprise.
PORPENS. Pensée.

Q

QUIDOT. Croyait. Du verbe CUIDER ou QUIDER. *Cogitare.*
QUONQUES. P. 38, v. 20. Lisez QU'ONQUES.

R

RECELÉE. Cachette. JE CELERAI EN RECELÉE. Phrase pleine d'expression.
RECET. Retranchement, camp retranché.
RECHOSER. Mettre d'accord, concilier.
REGNE. Rêne, bride.
REPAIRA. De REPAIRER. Retourner, revenir.
REPONDREIT. De REPONER. Placer, poser sur.
REPOSTEMENT. Secrètement.
REQUEI. Cachette.
RESANER. Guérir. De *Sanare.*
RESCORCIT, RESCOS. Du verbe RESCORIR ou RESCORRE. Sauver, dégager. *Recuperare.*
RICOISES. Richesses.
RIEN. Chose. *Res.* POR NULE RIEN. P. 32, v. 12. Pour aucune chose. Sous aucun prétexte.
ROE. Du verbe ROVER. Demander impérativement, ordonner.
ROUBE. Vole, pille.

S

SACHÉ. Du verbe SACHER. Tirer.
SELE. Palais, habitation princière.
SENÉS. Sage, sensé.
SERORGES. Beau-frère, mari de la sœur. *Sororgius* en basse latinité.
SIGLANT. De SIGLER. Faire voile, cingler. Radical SIGLE. Voile.
SOAVET. Doucement.
SODÉEMENT. Soudainement.
SODÉES. Traitement, paie de soldat.
SODÉERS. Guerrier, chevalier.
SORDUANZ. Séducteur, suborneur.
SOLTIF. Solitaire.
SUENZ. Sien. *Suus*.
SUER. (A NUIL SUER.) A aucun prix. De *Suare*, en basse latinité, que l'on interprète par *payer cher*.

T

TAMEZ (NE). Ne craignez. De *Timere*.
TARJE. P. 53, v. 4. Ce mot nous paraît désigner ici l'armure entière.
TEMPER. Tempête.
TENCER. Gronder.
TOAILLE. Serviette, essuie-main.
TOLEL. Hangard.
TRAMETE. De TRAMETRE. Envoyer, mander. *Transmittere*.
TRESQUE. TRUISQUE. Jusqu'à ce que.
TRESSUE. Sue abondamment.
TRESTORNÉ. Détourné.
TRICHERRE. Traître.
TROVÉURE. P. 96, v. 8. Lisez TROUÉURE. Cavité, lieu propre à recevoir l'eau.
TROIS (JE). Je trouve.

U

UCHER. Appeler à haute voix. *Vocare.*

V

VALÈS. Jeune homme non marié, fils de roi ou de grand prince. Voyez Roquefort, au mot *Valet.*

VAISSELET. Petit vase. Diminutif qu'on doit regretter.

VAVASSOR. Vassaux.

VEIE. Voie, chemin. *Via.*

VERCILLER. Chanter les saintes Écritures en versets. *Versilare* en basse latinité. P. 83, v. 18. *Saumes versilier.*

VESPRER, VEPRE. Nuit.

VIS. Visage.

VIS. CE NOUS EST VIS. P. 28, v. 13. Cela nous est visible.

VIS. P. 47, v. 10, et p. 104, v. 2. Vivant.

VUEL. Volonté, pouvoir.

FIN.

Tours, imp. de J. Bouserez.

De la Haye



